42e ANNÉE (5e série) N° 10 5 MARS 1925

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète	23 fr.
	Édition partielle	17 fr.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Étranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Marcel Leguerney, 15, rue Vivienne, Paris 2e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Le P. Achille Desurmont. — « Je serai Rédemptoriste ! » 145. — Au noviciat ; « Le temps des escaliers est le temps du bon Dieu, » 146. — A l'école de S. Thomas et de S. Alphonse, 147. — Préfet des études ; Provincial de France : « Ci-gît une machine à vapeur, » 148. — Notre-Dame du Perpétuel Secours, 148. — Le propagateur des doctrines alphonsiennes, 149. — Deux belles âmes qui se font souffrir, 150. — Les expulsions de 1880 et les fondations à l'Etranger, 150. — Dernières années, 151 ; la « croisade de l'observance, » 152. — « Je suis Rédemptoriste jusqu'à la fin ! » 152.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : L.-J. Henderson, 153 ; Georges Dumas, H. Delacroix, 154 ; Condillac, édit. Lenoir ; Mme Curie, 155 ; L. Dugas, général Canonge, R. de la Sizeranne, 156 ; Mme Paul Fliche, 157 ; Adam Mickiewicz, Paul Dottin, 158 ; Jaray et Hourticq, 159.

Questions de science ecclésiastique. — Y a-t-il lieu de dispenser de la forme canonique du mariage quand le mari païen refuse d'accepter la présence des témoins ? *Quid* de la validité d'un mariage ainsi contracté ? 159. — La consécration en dehors de la messe serait-elle invalide ? 160.

PRÉDICATION

Retraite paroissiale. — *Ouverture :* Le regard de Dieu, 113. — *1er Jour : Le matin :* Préparation à la prière, 115. *Le soir :* Nos devoirs envers Dieu, 117.

La Collecte et l'Epître du Dimanche. — XVI. 4e Dimanche de Carême, 119.

Lectures sur la communion fréquente. — IV. Sainte audace, 121. — V. Vers Lui, 122. — VI. Avec Lui, 123.

Six Conférences de Carême sur l'existence de Dieu. — III. L'immensité, 125.

PETIT COURRIER

Q. — Prière d'indiquer les ouvrages à consulter pour la conférence suivante : « La vie surnaturelle. Rôle et nature des Vertus infuses, des Dons du Saint-Esprit et des Béatitudes. »

R. — S. Thomas, *Summa Theologica*, Ia IIæ, IIa IIæ et IIIa ; — Vallgornera, *Mystica Theologia*, 4e édition par le P. Berthier, chez Marietti, à Turin (1924), 2 vol. in-8, 48 lires ; — Garrigou-Lagrange, *Perfection chrétienne et contemplation*, 2 vol. à 7 f. 50 l'un, Ecole théologique, à St-Maximin (Var) ; — Maynard-Gerest, *Traité de la vie intérieure*, tome I, 15 f., Lethielleux.

Q. — Quels ouvrages donner à un jeune Secrétaire de mairie pour le mettre bien au courant de ses fonctions ?

R. — J. Dubarry, *Le Secrétaire de mairie*, 19e édition, in-8 de 1184 p., 25 f., franco 27 f. 50, Librairie des Publications administratives, 22, rue Cambacérès, Paris 8e ; ou Durand de Nancy, *Nouveau Guide pratique des maires, adjoints, conseillers municipaux*, in-8 de 1200 p., Paris, Garnier frères ; et qu'il s'abonne à *La Mairie pratique*, mensuelle, Directeur J.-C. Episse, 50, Cours Berriat, à Grenoble.

Q. — Voudriez-vous m'indiquer les recueils de *Conférences aux Religieuses* que vous estimez les meilleures pour le fond, mais aussi un peu modernes et présentant une certaine facilité d'assimilation, parce que je viens d'être nommé directeur de couvent et que j'ai peu de temps pour la préparation ?

R. — Voir les trois auteurs expressément recommandés par Pie XI et rappelés ici cet hiver, *couv.* 1924, p. 246 : S. Bernard, S. Bonaventure, Rodriguez ; — des modernes, Mgr Lelong, *La Sainte Religieuse ;* Mgr Chapon, les 2 vol. dont le 2e, paru il y a quelques semaines, a été annoncé ici *couv.* p. 26 ; quelques-unes des excellentes nouveautés annoncées l'autre jour dans nos pages blanches, p. 91 94 ; le livre de Mgr Lavallée, *Solitude et union à Dieu*, étudié ici en 1924, p. 141,

6 f., Lyon. Vitte ; — le traité du P. Raus, *De sacræ obedientiæ virtute et voto,* 16 f., Vitte. Vous trouverez les plus riches matériaux dans la *Vie spirituelle,* la revue que nous recommandons si souvent et que tout aumônier de communauté doit suivre.

Q. — Où pourrai-je trouver quelques renseignements sur sainte Suzanne, fête le 11 août ?

R. — Voyez n'importe quelle *Vie des Saints,* v. g. la collection de la Bonne Presse, nº 507 ; les *Petits Bollandistes,* t. IX, p. 462-464 ; les *Acta Sanctorum,* t. II aug., p. 624-632.

LE CARDINAL PIE. **Discours choisis,** avec une introduction, des notices et des notes, par le chanoine P. Halflants. — In-8 de 179 p., 5 f. — Bruxelles, De Lannoy (Paris, Giraudon).

Simple réédition d'un volume paru en 1911 et où M. le chanoine Halflants, l'auteur bien connu d'une excellente *Histoire de la Littérature française au XIXe siècle,* offre à la jeunesse de nos collèges et séminaires des textes du cardinal Pie se rapportant à ses campagnes contre le sensualisme et les erreurs du temps présent, à la question romaine (notamment le mandement fameux : « Lave tes mains, ô Pilate ») et au grand fait surnaturel de Lourdes.

L'introduction, les notices et les notes sont à dessein sobres et concises ; mais elles disent tout ce qui est nécessaire pour faire comprendre et goûter à de jeunes esprits la grande âme et le beau talent du grand Evêque.

Explication du sens de la Messe en histoires, par le fondateur de la *Croisade de la Messe.* — In-8 de 128 p., 3 f. 50, franco 3 f. 95. — Librairie de la Croisade, 11, rue Dupin, Paris 6e.

Cet ouvrage, dédié aux jeunes gens et aux jeunes filles des Patronages, ne peut manquer d'intéresser les lecteurs auxquels il s'adresse, car il est tout en histoires : c'est un recueil de récits tirés, pour la plupart, de la Vie des Saints et de l'Histoire de l'Eglise. Quelques lignes d'introduction ou de conclusion suffisent à l'auteur pour faire comprendre l'enseignement doctrinal ou l'exhortation morale qui s'en dégagent naturellement.

Le livre sera également bien accueilli des catéchistes, qui y trouveront une provision d'histoires capables d'instruire et d'édifier les enfants.

La Règle de S. Benoît. *Nouvelle traduction littérale* par les Bénédictins de St-Michel de Farnborough. — Un vol. in-16 raisin de 222 p., 8 f. 50. — Librairie de l'Art catholique, 6, place St-Sulpice, Paris 6e.

Le texte latin traduit est celui que dom C. Butler a publié chez Herder en 1912 ; et de ce texte on a visé à donner une traduction littérale aussi exacte que possible, « préparée, écrite, revisée avec amour, non point seulement avec minutie. » Tous les textes scripturaires que cite S. Benoît ou dont il s'inspire sont référencés au bas des pages ; des notes marginales indiquent les péricopes journalières pour la lecture de la Règle trois fois en entier chaque année. Enfin une Table alphabétique et analytique fait ressortir les points les plus marquants.

Conversations latines *(Texte et Traduction),* suivies d'un Vocabulaire français-latin de mots usuels et des principaux termes de la vie moderne, par Ch. Dumaine. — In-16 de XVI-360 p., relié toile souple, 9 f. — Paris, A. Tralin.

M. Ch. Dumaine avait publié ces *Conversations latines* avant la guerre. Il nous en donne aujourd'hui une seconde édition, revue avec soin et considérablement augmentée.

On a usé et abusé de la « Méthode directe » pour l'enseignement des langues vivantes. Mais y a-t-il beaucoup d'Etablissements secondaires dont les élèves soient capables de parler facilement et correctement en latin ? Et pourtant la conversation latine serait un exercice scolaire aussi intéressant et non moins utile que le thème et la version. L'ouvrage de M. D. offre aux latinistes d'excellents modèles de conversations, tirés surtout des comédies de Térence et des *Colloques* d'Erasme, et par conséquent d'une correction qui ne laisse rien à désirer.

Mais l'ambition de l'auteur va plus loin. On connaît les diverses tentatives faites pour créer une langue internationale : au lieu de recourir à l'espéranto ou à l'ido, ne serait-il pas plus simple et plus pratique de se servir du latin appris au collège ?

On objecte que la langue latine manque de ressources pour exprimer les idées et les choses de la vie moderne. Mais il ne faut pas s'exagérer la difficulté : par son *Vocabulaire français-latin des principaux termes de la vie moderne,* M. D. montre que la langue latine est moins pauvre qu'on ne le croit généralement. Beaucoup de mots usités à l'époque classique ou Impériale peuvent fort bien s'appliquer aux inventions modernes : *tolleno* traduit exactement notre terme d'« ascenseur, » comme *hypocaustum* l'idée de « chauffage central, » ou *vaporarium* celle de « chauffage à la vapeur. » Et puisque les Latins ont employé le mot *graphium,* pourquoi ne nous serait-il pas permis aujourd'hui de parler de *phonographium* et de *cinematographium* ?

On voit par là tout l'intérêt qui s'attache à l'initiative originale de M. D. et tous les services que son livre pourra rendre, non seulement aux élèves de l'Enseignement secondaire, mais encore aux hommes cultivés qui voyagent en pays étranger.

Le Livre des joyeux passe-temps, par Georges de Grandmorin. — 4e édit. ; in-8 de 380 p., 9 f. — Arras, libr. Brunet.

« Désopilant recueil de devinettes, combles, rébus graphiques, singularités alphabétiques, fables-surprises, récréations mathématiques, mots d'enfants, propos de soldats, gaietés d'audiences, épitaphes curieuses, enseignes amusantes, contes, scènes comiques, farces plaisantes, monologues, etc., etc. » : bref, le rire en vingt chapitres. — Du même auteur et à la même librairie, la 3e édit. du *Livre des jeux de plein air,* et du *Livre des jeux d'intérieur,* chaque vol. in-8 de 250 p., 6 f.

ANNONCES

Contre la TOUX les Rhumes et l'Insomnie
il n'est pas de meilleur remède que le véritable
SIROP D'AUBERGIER
au Lactucarium.
Contre les ENROUEMENTS, prendre la PATE d'AUBERGIER, non sucrée, très appréciée des orateurs.
COMAR et Cie, PARIS. — R. C. Seine : 78.026.

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe)
REPRÉSENTANT. MAQUETTES, CATALOGUES SUR DEMANDE

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)
Registre du Comme d'Avesnes-s-Helpe Nº Inscript. 2625

HORLOGERIE - PENDULERIE
— BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE —
ALLIANCE HORLOGÈRE | R. C. Besançon 29
E. ENGINGER — BESANÇON — 15, rue Gambetta, 15
Catalogue Fco sur demande Fournisseur de l'Archevêché de Besançon

42e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 10 5 MARS 1925

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Le P. Achille Desurmont[1]

Sommaire. — « Je serai Rédemptoriste ! » — Au noviciat ; « Le temps des escaliers est le temps du bon Dieu. » — A l'école de S. Thomas et de S. Alphonse. — Préfet des études, puis Provincial de France. — « Ci-gît une machine à vapeur. » — Notre-Dame du Perpétuel Secours. — Le propagateur des doctrines alphonsiennes. — Deux belles âmes qui se font souffrir. — Les expulsions de 1880 et les fondations à l'Etranger. — Dernières années ; la « croisade de l'observance. » — « Je suis Rédemptoriste jusqu'à la fin ! »

I. — S. Alphonse de Liguori avait dit de sa Congrégation : « Pendant ma vie elle végétera dans l'humilité et l'humiliation ; mais après ma mort elle déploiera ses ailes, surtout dans les pays du Nord. »

Deux hommes l'aidèrent à « déployer ses ailes » : le P. Clément-Marie Hofbauër, que l'Eglise a canonisé[2], et le P. Joseph Passerat, dont le procès s'instruit à Rome.

Clément-Marie cherchait la pure vérité catholique. Il ne la trouva point dans l'Université de Vienne, infectée de protestantisme, et avec son ami Thaddée Hübl il vint à Rome, où les fils de S. Liguori lui communiquèrent la doctrine et l'esprit de leur fondateur : « aimer et imiter Jésus crucifié, se vouer de préférence au salut des classes pauvres, ouvrières, délaissées ; s'attacher avant tout à l'infaillible enseignement de l'Eglise romaine. » Il rencontra à Varsovie le P. Passerat, qui cherchait comme lui une atmosphère pleinement catholique, et qui devint son bras droit.

Joseph Passerat[3] était né à Joinville (Haute-Marne), le 30 avril 1772. Ce qui le distinguait, disait Clément-Marie, c'était l'excessive bonté de son cœur. Il fut « la mère de la Congrégation. »

Le P. Desurmont était, par son grand cœur et par l'esprit de S. Alphonse dont il était pénétré, digne de ces belles âmes.

Né à Tourcoing, le 22 décembre 1828, le septième d'une famille de neuf enfants, très chrétienne et très honorée, qui s'adonnait au grand commerce, il fut élevé virilement. « Pendant plusieurs années, dira-t-il, je ne reçus jamais de ma mère d'autre caresse qu'un signe de croix sur le front, le soir, quand j'allais me coucher. » Peut-être cette sévérité de conduite fut-elle nécessaire pour dompter cette jeune nature, pétulante, taquine, très vive et emportée. Mais cette femme austère lui inspira la plus filiale dévotion à la Sainte Vierge, et pendant une grave maladie qu'il fit, à cinq ans, elle voulut, avec son mari, qu'il fût consacré à Marie par un acte authentique, signé du curé de la paroisse. Cette consécration, il la ratifia le jour de sa première communion, par un engagement écrit qu'il retrouva quarante ans plus tard, sur un papier jauni qu'il arrosa de ses larmes.

Au collège de Tourcoing, dirigé par l'abbé Lecomte, il eut pour rival Antoine Assemaine qui devint un grand missionnaire chez les Rédemptoristes. Il continua ses études chez les Jésuites, à Brugelette, où il eut pour professeur de rhétorique le P. Félix. Il y suivit une retraite prêchée par le P. de Ravignan et par le P. de Pontlevoy. L'onction de celui-ci, sa manière pieuse, forte, surnaturelle, allait à son âme méditative, attirée par l'amour divin, et il le choisit pour directeur.

En octobre 1845, il entrait en philosophie. Un coup de balle qu'il reçut à la tempe dans une partie de jeux, l'obligea à rentrer dans sa famille. Un grand changement se manifestait en lui. Il acheva donc sa philosophie à Tourcoing et demanda à entrer au Grand Séminaire de Cambrai. Ses parents, craignant qu'il n'obéît à un entraînement irréfléchi, le firent attendre une année, pendant laquelle il étudia docilement la fabrication des tissus. Ils lui permirent enfin en octobre 1847 de réaliser son désir.

A Cambrai, il trouva MM. Mortier, Delannoy, Fava, Dennel, Monnier, tous de futurs évêques. Le Supérieur, M. Leleu, était un homme austère, pénétrant et droit. Il devina cette nature riche et volontaire, mais joyeuse et faite pour se dévouer, il lui forma « un cœur fort, un cœur de diamant. » L'abbé Desurmont emporta à Cambrai les leçons du P. de Pontlevoy qui disait à son groupe de dirigés : « Allez, et incendiez le collège ! *Ite et incendite collegium !* » Il édifia la maison par son bon esprit, son travail, sa piété ardente et sa gaîté. « Il était comme enveloppé de bonne humeur, » disait Mgr Fichaux. Ses lettres à ses parents respirent la joie, l'expansion, le bonheur intime ; mais il est tourmenté déjà par le désir d'entrer en religion.

Pendant les vacances de 1848, il se rend à Bruges avec Antoine Assemaine qui est travaillé par les

[1] Le Très Révérend Père Achille Desurmont, *de la Congrégation du Très Saint Rédempteur, Provincial de France,* par le P. Alphonse George, C. SS. R. — Un beau vol. in-8° de XXII-648 p., 15 fr. — Paris, Téqui (1924).
[2] Le 20 mai 1909. — Voir sa *Vie* par le P. Michel Haringer, in-8°, Tournai, Casterman.
[3] *Vie* par le P. Girouille, in-8°, Paris, Téqui (1924).

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

6 f., Lyon. Vitte ; — le traité du P. Raus, *De sacræ obedientiæ virtute et voto,* 16 f., Vitte. Vous trouverez les plus riches matériaux dans la *Vie spirituelle,* la revue que nous recommandons si souvent et que tout aumônier de communauté doit suivre.

Q. — Où pourrai-je trouver quelques renseignements sur sainte Suzanne, fête le 11 août ?

R. — Voyez n'importe quelle *Vie des Saints,* v. g. la collection de la Bonne Presse, nº 507 ; les *Petits Bollandistes,* t. IX, p. 462-464 ; les *Acta Sanctorum,* t. II aug., p. 624-632.

LE CARDINAL PIE. **Discours choisis,** avec une introduction, des notices et des notes, par le chanoine P. Halflants. — In-8 de 179 p., 5 f. — Bruxelles, De Lannoy (Paris, Giraudon).

Simple réédition d'un volume paru en 1911 et où M. le chanoine Halflants, l'auteur bien connu d'une excellente *Histoire de la Littérature française au XIXe siècle,* offre à la jeunesse de nos collèges et séminaires des textes du cardinal Pie se rapportant à ses campagnes contre le sensualisme et les erreurs du temps présent, à la question romaine (notamment le mandement fameux : « Lave tes mains, ô Pilate ») et au grand fait surnaturel de Lourdes.

L'introduction, les notices et les notes sont à dessein sobres et concises ; mais elles disent tout ce qui est nécessaire pour faire comprendre et goûter à de jeunes esprits la grande âme et le beau talent du grand Evêque.

Explication du sens de la Messe en histoires, par le fondateur de la *Croisade de la Messe.* — In-8 de 128 p., 3 f. 50, franco 3 f. 95. — Librairie de la Croisade, 11, rue Dupin, Paris 6e.

Cet ouvrage, dédié aux jeunes gens et aux jeunes filles des Patronages, ne peut manquer d'intéresser les lecteurs auxquels il s'adresse, car il est tout en histoires : c'est un recueil de récits tirés, pour la plupart, de la Vie des Saints et de l'Histoire de l'Eglise. Quelques lignes d'introduction ou de conclusion suffisent à l'auteur pour faire comprendre l'enseignement doctrinal ou l'exhortation morale qui s'en dégagent naturellement.

Le livre sera également bien accueilli des catéchistes, qui y trouveront une provision d'histoires capables d'instruire et d'édifier les enfants.

La Règle de S. Benoît. *Nouvelle traduction littérale* par les Bénédictins de St-Michel de Farnborough. — Un vol. in-16 raisin de 222 p., 8 f. 50. — Librairie de l'Art catholique, 6, place St-Sulpice, Paris 6e.

Le texte latin traduit est celui que dom C. Butler a publié chez Herder en 1912 ; et de ce texte on a visé à donner une traduction littérale aussi exacte que possible, « préparée, écrite, revisée avec amour, non point seulement avec minutie. » Tous les textes scripturaires que cite S. Benoît ou dont il s'inspire sont référencés au bas des pages ; des notes marginales indiquent les péricopes journalières pour la lecture de la Règle trois fois en entier chaque année. Enfin une Table alphabétique et analytique fait ressortir les points les plus marquants.

Conversations latines *(Texte et Traduction),* suivies d'un Vocabulaire français-latin de mots usuels et des principaux termes de la vie moderne, par Ch. Dumaine. — In-16 de XVI-360 p., relié toile souple, 9 f. — Paris, A. Tralin.

M. Ch. Dumaine avait publié ces *Conversations latines* avant la guerre. Il nous en donne aujourd'hui une seconde édition, revue avec soin et considérablement augmentée.

On a usé et abusé de la « Méthode directe » pour l'enseignement des langues vivantes. Mais y a-t-il beaucoup d'Etablissements secondaires dont les élèves soient capables de parler facilement et correctement en latin ? Et pourtant la conversation latine serait un exercice scolaire aussi intéressant et non moins utile que le thème et la version. L'ouvrage de M. D. offre aux latinistes d'excellents modèles de conversations, tirés surtout des comédies de Térence et des *Colloques* d'Erasme, et par conséquent d'une correction qui ne laisse rien à désirer.

Mais l'ambition de l'auteur va plus loin. On connaît les diverses tentatives faites pour créer une langue internationale : au lieu de recourir à l'espéranto ou à l'ido, ne serait-il pas plus simple et plus pratique de se servir du latin appris au collège ?

On objecte que la langue latine manque de ressources pour exprimer les idées et les choses de la vie moderne. Mais il ne faut pas s'exagérer la difficulté : par son *Vocabulaire français-latin des principaux termes de la vie moderne,* M. D. montre que la langue latine est moins pauvre qu'on ne le croit généralement. Beaucoup de mots usités à l'époque classique ou Impériale peuvent fort bien s'appliquer aux inventions modernes : *tolleno* traduit exactement notre terme d'« ascenseur, » comme *hypocaustum* l'idée de « chauffage central, » ou *vaporarium* celle de « chauffage à la vapeur. » Et puisque les Latins ont employé le mot *graphium,* pourquoi ne nous serait-il pas permis aujourd'hui de parler de *phonographium* et de *cinematographium* ?

On voit par là tout l'intérêt qui s'attache à l'initiative originale de M. D. et tous les services que son livre pourra rendre, non seulement aux élèves de l'Enseignement secondaire, mais encore aux hommes cultivés qui voyagent en pays étranger.

Le Livre des joyeux passe-temps, par Georges de Graudmorin. — 4e édit. ; in-8 de 380 p., 9 f. — Arras, libr. Brunet.

« Désopilant recueil de devinettes, combles, rébus graphiques, singularités alphabétiques, fables-surprises, récréations mathématiques, mots d'enfants, propos de soldats, gaietés d'audiences, épitaphes curieuses, enseignes amusantes, contes, scènes comiques, farces plaisantes, monologues, etc., etc. » : bref, le rire en vingt chapitres. — Du même auteur et à la même librairie, la 3e édit. du *Livre des jeux de plein air,* et du *Livre des jeux d'intérieur,* chaque vol. in-8 de 250 p., 6 f.

ANNONCES

Contre la **TOUX** les Rhumes et l'Insomnie
il n'est pas de meilleur remède que le véritable
SIROP D'AUBERGIER
au Lactucarium.
Contre les **ENROUEMENTS,** prendre la **PATE d'AUBERGIER,** non sucrée, très appréciée des orateurs.
COMAR et Cie, PARIS. — R. C. Seine : 78.026.

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe)
REPRÉSENTANT. MAQUETTES, CATALOGUES SUR DEMANDE

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)
Registre du Commce d'Avesnes-s-Helpe Nº Inscript. 2625

HORLOGERIE - PENDULERIE
— BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE —
ALLIANCE HORLOGERE
R. C. Besançon 29
E. ENGINGER — BESANÇON — 15, rue Gambetta, 15
Catalogue Fco sur demande Fournisseur de l'Archevêché de Besançon

42e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 10 5 MARS 1925

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique ad instar participantium
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Le P. Achille Desurmont [1]

SOMMAIRE. — « Je serai Rédemptoriste ! » — Au noviciat ; « Le temps des escaliers est le temps du bon Dieu. » — A l'école de S. Thomas et de S. Alphonse. — Préfet des études, puis Provincial de France. — « Ci-gît une machine à vapeur. » — Notre-Dame du Perpétuel Secours. — Le propagateur des doctrines alphonsiennes. — Deux belles âmes qui se font souffrir. — Les expulsions de 1880 et les fondations à l'Etranger. — Dernières années ; la « croisade de l'observance. » — « Je suis Rédemptoriste jusqu'à la fin ! »

I. — S. Alphonse de Liguori avait dit de sa Congrégation : « Pendant ma vie elle végétera dans l'humilité et l'humiliation ; mais après ma mort elle déploiera ses ailes, surtout dans les pays du Nord. »

Deux hommes l'aidèrent à « déployer ses ailes » : le P. Clément-Marie Hofbauër, que l'Eglise a canonisé [2], et le P. Joseph Passerat, dont le procès s'instruit à Rome.

Clément-Marie cherchait la pure vérité catholique. Il ne la trouva point dans l'Université de Vienne, infectée de protestantisme, et avec son ami Thaddée Hübl il vint à Rome, où les fils de S. Liguori lui communiquèrent la doctrine et l'esprit de leur fondateur : « aimer et imiter Jésus crucifié, se vouer de préférence au salut des classes pauvres, ouvrières, délaissées ; s'attacher avant tout à l'infaillible enseignement de l'Eglise romaine. » Il rencontra à Varsovie le P. Passerat, qui cherchait comme lui une atmosphère pleinement catholique, et qui devint son bras droit.

Joseph Passerat [3] était né à Joinville (Haute-Marne), le 30 avril 1772. Ce qui le distinguait, disait Clément-Marie, c'était l'excessive bonté de son cœur. Il fut « la mère de la Congrégation. »

Le P. Desurmont était, par son grand cœur et par l'esprit de S. Alphonse dont il était pénétré, digne de ces belles âmes.

Né à Tourcoing, le 22 décembre 1828, le septième d'une famille de neuf enfants, très chrétienne et très honorée, qui s'adonnait au grand commerce, il fut élevé virilement. « Pendant plusieurs années, dira-t-il, je ne reçus jamais de ma mère d'autre caresse qu'un signe de croix sur le front, le soir, quand j'allais me coucher. » Peut-être cette sévérité de conduite fut-elle nécessaire pour dompter cette jeune nature, pétulante, taquine, très vive et emportée. Mais cette femme austère lui inspira la plus filiale dévotion à la Sainte Vierge, et pendant une grave maladie qu'il fit, à cinq ans, elle voulut, avec son mari, qu'il fût consacré à Marie par un acte authentique, signé du curé de la paroisse. Cette consécration, il la ratifia le jour de sa première communion, par un engagement écrit qu'il retrouva quarante ans plus tard, sur un papier jauni qu'il arrosa de ses larmes.

Au collège de Tourcoing, dirigé par l'abbé Lecomte, il eut pour rival Antoine Assemaine qui devint un grand missionnaire chez les Rédemptoristes. Il continua ses études chez les Jésuites, à Brugelette, où il eut pour professeur de rhétorique le P. Félix. Il y suivit une retraite prêchée par le P. de Ravignan et par le P. de Pontlevoy. L'onction de celui-ci, sa manière pieuse, forte, surnaturelle, allait à son âme méditative, attirée par l'amour divin, et il le choisit pour directeur.

En octobre 1845, il entrait en philosophie. Un coup de balle qu'il reçut à la tempe dans une partie de jeux, l'obligea à rentrer dans sa famille. Un grand changement se manifestait en lui. Il acheva donc sa philosophie à Tourcoing et demanda à entrer au Grand Séminaire de Cambrai. Ses parents, craignant qu'il n'obéît à un entraînement irréfléchi, le firent attendre une année, pendant laquelle il étudia docilement la fabrication des tissus. Ils lui permirent enfin en octobre 1847 de réaliser son désir.

A Cambrai, il trouva MM. Mortier, Delannoy, Fava, Dennel, Monnier, tous de futurs évêques. Le Supérieur, M. Leleu, était un homme austère, pénétrant et droit. Il devina cette nature riche et volontaire, mais joyeuse et faite pour se dévouer, il lui forma « un cœur fort, un cœur de diamant. » L'abbé Desurmont emporta à Cambrai les leçons du P. de Pontlevoy qui disait à son groupe de dirigés : « Allez, et incendiez le collège ! *Ite et incendite collegium !* » Il édifia la maison par son bon esprit, son travail, sa piété ardente et sa gaîté. « Il était comme enveloppé de bonne humeur, » disait Mgr Fichaux. Ses lettres à ses parents respirent la joie, l'expansion, le bonheur intime ; mais il est tourmenté déjà par le désir d'entrer en religion.

Pendant les vacances de 1848, il se rend à Bruges avec Antoine Assemaine qui est travaillé par les

[1] Le Très Révérend Père Achille Desurmont, *de la Congrégation du Très Saint Rédempteur, Provincial de France*, par le P. Alphonse George, C. SS. R. — Un beau vol. in-8° de XXII-648 p., 15 fr. — Paris, Téqui (1924).
[2] Le 20 mai 1909. — Voir sa *Vie* par le P. Michel Haringer, in-8°, Tournai, Casterman.
[3] *Vie* par le P. Girouille, in-8°, Paris, Téqui (1924).

mêmes aspirations. C'est la fête de la Nativité de la Sainte Vierge ; ils veulent communier et demandent à leur hôtesse s'il n'y a pas une église dans le voisinage. Elle leur montre une chapelle toute proche. Ils s'y rendent : « Nous voyons monter à l'autel, raconte l'abbé Desurmont, un prêtre de grande taille. Avec sa majestueuse stature, sa belle chevelure blanche, son air doux et recueilli, c'était le plus beau prêtre que j'eusse jamais vu. Il commence sa messe, mais il la déclame d'un bout à l'autre avec une sainte exaltation et un ton de prophète qui nous ont émus. » Quelle flamme dans ses yeux ! quelle humilité et quel amour ! La messe terminée, ils sonnent à la porte du couvent, — un couvent de Rédemptoristines, — et demandent à la sœur tourière qui est ce prêtre :

— Oh ! dit-elle, ce n'est pas un homme comme un autre. C'est notre vénéré Père Passerat, l'ancien vicaire général de notre Congrégation.

Elle les presse d'entrer pour déjeuner. « Le P. Passerat arrive. Son air distingué nous frappe. Il se met à causer avec nous avec la plus grande affabilité. Et moi, sans en avoir l'air, je lui posais beaucoup de questions : « Qu'est-ce que vous êtes ? Qu'est-ce que vous faites ? » Il nous dit une foule de choses sur les Rédemptoristes. En sortant de ce monastère, je me dis en moi-même : — Je serai Rédemptoriste ! »

Aux vacances de 1849, apprenant que le P. Passerat est à Tournai, l'abbé Desurmont va le voir, et c'est là qu'est décidée son entrée au noviciat. Ses parents apprennent avec peine cette décision, sa mère surtout, mais la chrétienne reparaît bientôt. Elle ne veut pas « aller contre la volonté de Dieu ; c'est une responsabilité » qu'elle ne saurait prendre sur elle, et elle lui écrit bravement : « Si c'est ton dessein de te faire religieux, il faut t'en aller tout de suite. »

Il partit pour le noviciat de Saint-Trond, en Belgique, le 2 février 1850. Les adieux furent déchirants, mais les âmes gardaient la sérénité et le contentement du sacrifice.

II. — S. Alphonse de Liguori, écrit le cardinal Capecelatro, reçut de Dieu « la haute et vaste mission de s'opposer par la sainteté de sa vie, par l'efficacité de sa parole, par l'influence de ses écrits, aux pires maux de son siècle. » Le siècle était bien malade, il avait perdu la vraie notion de la piété, qui doit être confiante et affectueuse ; les âmes étaient durcies par le rigorisme absurde du jansénisme, qui gagnait le peuple et y semait le découragement, le désespoir, la terreur de Dieu. Par ses origines, S. Alphonse appartenait au monde aristocratique, mais son cœur tendre et bon le tournait vers le peuple qui ignore et qui souffre : il résolut de l'instruire et de le sauver par l'amour. Il pouvait s'appliquer cette parole d'Isaïe : « *Evangelisare pauperibus misit me*. Dieu m'a envoyé évangéliser les pauvres. » Il avait sans cesse devant les yeux la figure divine de Jésus-Christ, l'ami des pauvres, et son étude constante était de l'imiter. Il fonda sa Congrégation surtout pour éclairer, pour relever les âmes les plus abandonnées, pour rendre la foi au peuple et le faire espérer. C'est pourquoi il voulut que son Ordre se rapprochât du peuple, comme Jésus-Christ, qui parlait sans cesse au peuple, et qu'il fût fondé, non sur l'éclat de l'éloquence qui fait admirer le prédicateur, mais sur l'obscurité aux yeux du monde, sur l'humilité et la simplicité, qui font paraître la vérité seule, avec la miséricorde divine.

Dans son noviciat de Saint-Trond, l'abbé Desurmont comprit l'esprit de l'Ordre, l'esprit de S. Alphonse, que personne ne saisit et n'expliqua avec plus de clarté, plus de netteté et d'abondance. Il gardait encore toutefois sa nature pétulante et sa vive humeur. Le P. Paul Reyners, maître des novices, lui ayant demandé pourquoi il enjambait trois marches d'escalier d'un coup : — « Mon Révérend Père, répondit-il, c'est parce que je n'ai pas pu en prendre quatre [1]. » Sous cette gaîté cependant se dissimulaient de grandes peines intérieures, des sécheresses pénibles, « des tristesses sans fin. » Plus tard il écrira à une de ses nièces, Jeanne, rédemptoristine, qui connaissait aussi ces désolations intimes : « Elles ont été pour moi, dans mon noviciat, une grande grâce dont je remercierai Dieu toute ma vie. » Le P. Reyners, lui, voyait clair dans ces orages et ces épreuves, et il l'assurait qu'il jouirait bientôt de l'oraison extraordinaire de quiétude, comme sainte Thérèse. C'est en souvenir de son noviciat qu'il faisait plus tard au P. Jules Hyot, maître des novices, ces lumineuses et fortes recommandations :

« Faites-leur donner à leur oraison et à leur piété ce que j'appellerai volontiers le ton humain, les habituant dans leurs rapports avec Dieu à dire simplement, bonnement ce qu'ils disent, à le dire indépendamment du sentiment qu'ils ne doivent ni rechercher ni dédaigner. Cette habitude mâle, tranquille et simple de traiter avec Dieu est un trésor pour l'avenir. »

Il fit profession le 19 mars 1851. « Ce jour-là, avait-il écrit à ses parents, nous fera mettre à tous presque les deux pieds dans le ciel. » Ce furent les cœurs tout entiers qui habitèrent le ciel. Cela se voyait sur les traits recueillis du jeune religieux, à qui l'on permit de passer à Tourcoing pour se rendre à la maison d'études de Téterchen, et qui disait en souriant à ses bien-aimés parents : « Vous voyez qu'on est encore bon fils chez les Rédemptoristes ! »

Comme la paix religieuse paraissait renaître en France, le noviciat avait été transporté en septembre 1848 à St-Nicolas-du-Port, près de Nancy,

[1] Devenu Provincial, le P. Desurmont compléta la scène : « Pendant mon noviciat j'avais bien des défauts ; ainsi je fus accusé d'aller trop vite en montant les escaliers. « Ah ! mon Frère, me dit le P. maître au chapitre, cette vitesse ne vous rapproche pas de la perfection ; au contraire, c'est du chemin perdu ! Sachez, mon Frère, que le temps des escaliers est le temps du bon Dieu. C'est en montant l'escalier qu'on pense à Dieu, qu'on se remet en sa présence, qu'on s'élève vers lui par des actes de contrition et d'amour ; partout ailleurs on est absorbé par le travail, l'étude, les affaires ; là on est libre. Donnez donc ce temps à Dieu et ne lui en rognez rien. » Je n'ai jamais oublié cette leçon : le temps des escaliers est le temps du bon Dieu. »

et, l'année suivante, le studendat à Téterchen, dans la Moselle. Dans cette maison les professeurs étaient jeunes, intelligents, mais sans formation à l'enseignement. Faute de traduction, l'on connaissait assez peu les ouvrages de S. Alphonse, on ne connaissait que ses opuscules. Le Frère Desurmont, chargé d'enseigner la théologie dogmatique en même temps qu'il continuait ses propres études, découvrit à la bibliothèque la *Somme* de S. Thomas. Il en goûta la doctrine, mais il n'en comprenait pas toute la terminologie ; il l'étudia dans Goudin et obtint permission d'enseigner cette doctrine en s'aidant des ouvrages théologiques du Grand Séminaire de Metz. Ce fut pour tous comme une révélation. C'esi ainsi que s'implanta à Téterchen avec S. Thomas le culte de la vérité catholique.

Le 24 septembre 1853, il fut ordonné prêtre et chanta sa première messe à St-Nicolas-du-Port où il trouva toute sa famille réunie. Puis il rentra à Téterchen où il fut nommé *socius* du Préfet des étudiants, le P. Allet. Il poursuivit ses études et son cours de théologie. Ses supérieurs n'eurent garde de laisser cette lumière sous le boisseau, et en 1854 ils le nommèrent Préfet des étudiants de la Province de France. Alors il parut un homme nouveau, tranformé par le Saint-Esprit. Car en même temps qu'il poussait les études, il travaillait mieux encore à la perfection des étudiants. Le P. Mauron, provincial de France, ayant été élevé, le 2 mai 1855, à la charge de Supérieur général, il s'établit entre eux une correspondance très remarquable au sujet des études. S. Thomas a conduit le P. Desurmont aux œuvres de S. Alphonse de Liguori, « que nous n'aurions pas autant scrutées sans cela, » dit-il, et « qui sont tellement aimées des étudiants qu'ils n'en veulent presque plus d'autres. » Cette théologie liguorienne doit être « la base des instructions populaires, et sans elle il est impossible de donner des retraites. »

Il s'offre à continuer pendant trois ans l'enseignement simultané de S. Thomas et de S. Alphonse.

Aux étudiants il inspire un grand amour pour S. Alphonse. Il s'assimile la doctrine de S. Thomas, mais S. Alphonse est le véritable Père, et pour ainsi dire l'unique formateur des jeunes étudiants. Ceux-ci justifient leur devise : *Soli Deo et studiis.* Téterchen devient un foyer de fortes études, mais le P. Desurmont y fait régner l'esprit de S. Alphonse. Dans les récréations il s'entretient avec eux de l'amour de l'Eglise, et de S. Alphonse, de la Congrégation, de leur vocation, et ils en sortent ravis, embrasés de zèle.

Mais ses supérieurs veulent qu'il prenne contact avec les âmes dans les retraites et dans les missions, afin qu'il soit complet. Il prêche donc à Metz, à Arras. Il en écrit à ses élèves : « Mgr Parisis est très content. Il y aura beaucoup de bien opéré, mais cette mission ne donnera pas à la ville une allure nouvelle. » Il prêche au Grand Séminaire de Saint-Dié en 1857. « Les Vosgiens, dit-il, ont la figure très ouverte et, je crois, le cœur aussi. Dans l'instruction où j'ai parlé des quatre catégories de séminaristes : séminariste coupable, mondain, bon enfant et intérieur, ils ont ouvert les yeux et la bouche. »

Quand il repasse à Metz, en 1858, Mgr Dupont des Loges formule une critique : « J'ai constaté qu'à Rome, dit-il, votre Congrégation et vos Pères sont extrêmement considérés ; mais votre austérité arrête les vocations. »

— Cette austérité est imaginaire, Monseigneur, répondit-il. Pour vous dire franchement la difficulté spécifique qui se rencontre dans la Congrégation, c'est l'*humilité.* Nous devons par vocation renoncer à paraître dans le monde comme ces grands prédicateurs qui font parade d'eux-mêmes ; et c'est un devoir pour nous de rester toujours *humbles, simples* et *obscurs.* Voilà notre sacrifice !

— Et c'est pour cela, mon Père, que Dieu vous bénit tant, fit l'Evêque.

III. — Cependant le P. Passerat se meurt à Tournai (1858) ; son fidèle disciple court le consoler dans sa douloureuse et lente agonie : « Il a le don de l'intuition des choses supérieures et invisibles, écrit-il, il a pénétré dans les cœurs et lu dans les consciences. » Il lui fit en effet des révélations prophétiques. Réconforté par cette suprême visite, le P. Desurmont reprend avec ardeur ses missions, avec trop d'ardeur même, car il s'épuise, il crache le sang, sa poitrine est douloureuse, et en 1860 on l'envoie aux eaux à Ems. Il se demande ce que ferait S. Alphonse dans ce monde frivole et évaporé, « avec sa barbe faite aux ciseaux, son habit rapiécé et son chapeau de Fragola. » — « Je tâche de faire comme lui, dit-il, de ne pas plaire, et de ne pas me plaire. » Il mit quatre ans à se rétablir. Mais il n'avait rien relâché de ses devoirs de Préfet des études, il avait même fait des innovations qui inquiétaient ceux qui étaient aveuglément attachés aux traditions, si bien qu'il s'en ouvrit au Père Général, le P. Mauron. Celui-ci calma ses scrupules en l'assurant de toute sa confiance.

« Le reproche qu'on vous adresse, lui écrivit-il, d'introduire dans le studendat un esprit de légèreté et de mollesse, est immérité et me paraît outré. Mais peut-être y avez-vous donné prise en ce que votre tendre amour pour les étudiants et le désir de leur faire plaisir vous entraînait quelquefois à une sollicitude trop empressée, trop minutieuse. »

Les étudiants protestèrent plus tard contre les imputations malveillantes de quelques rares Pères : « Que de conférences, disaient-ils avec le P. Jenger, que d'exhortations, que de conseils, pour que nous ne restions pas stationnaires dans la voie de la sainteté ! C'était un vrai saint, un vrai et digne fils de notre Père saint Alphonse ! »

Le P. Masson, Provincial, l'emmena à Rome en 1865 pour les fêtes de Pâques. Pie IX leur fit un accueil particulièrement affectueux ; quand il les aperçut, il leur tendit les bras comme pour les embrasser : « Que je les bénisse, ces bons serviteurs de Dieu ! » s'écria-t-il. Le P. Desurmont en

fut touché jusqu'aux larmes. Il revint en France avec une connaissance encore plus grande de l'esprit et des œuvres de S. Alphonse et un attachement plus profond aux doctrines romaines. Quelques semaines plus tard, le 29 mai, il recevait à Téterchen son diplôme de Provincial de France. Il comprit alors les raisons cachées de son voyage à Rome. Il avait été onze ans Préfet des étudiants, il avait fait ses preuves de zèle et de science, comme professeur et comme directeur des âmes ; on l'appelait à jeter une plus grande lumière sur un chandelier plus haut. « Acceptez cette charge, lui mandait le P. Mauron, avec une grande soumission, une profonde humilité, et une vive confiance dans les grâces d'état que Dieu accorde certainement aux humbles et aux obéissants... Allez lentement, surtout dans les choses de quelque importance. »

Cette recommandation était utile à un homme qui disait volontiers : « Sur ma tombe on pourra écrire : « Ci-gît une machine à vapeur. » La province de France, créée en 1820 par le P. Passerat, avait alors cinq maisons, dont St-Nicolas-du-Port et Téterchen. C'est de Téterchen, le 4 juin 1865, que le P. Desurmont envoya la lettre où il traçait le programme de son gouvernement :

« Toutes les misères des maisons religieuses, disait-il, viennent de ce que l'on s'aime trop soi-même, et de ce qu'on met les intérêts du Sauveur après ceux de l'amour-propre. » Donc soumission aux supérieurs et observation stricte de la règle écrite, « qui est pour nous la volonté et la sagesse de Dieu. »

Il est surtout un directeur, un moteur, un éveilleur d'énergie : — Le religieux qui veut vivre selon son état doit avoir sur la fin de son institut des idées claires, justes et complètes. Or « notre ministère est strictement apostolique, essentiellement populaire et spécialement dévoué aux pauvres délaissés. » L'apostolat des pauvres est crucifiant et peu favorable à l'amour-propre, c'est pourquoi il exige un esprit plus surnaturel. L'ordre de S. Dominique fut créé d'abord pour la prédication populaire. « La face de l'ordre a été changée et sa beauté diminuée par la négligence des religieux sur ce point. »

Le P. Desurmont remonte à la source, c'est-à-dire à l'esprit du fondateur. Il s'assimile ses œuvres, il les commente, il les explique si bien que sa pensée semble se fondre dans celle de S. Alphonse. Il le fouille, il l'approfondit, il le développe et l'on croit que c'est le fondateur lui-même qui parle. Il en est plein, c'est pourquoi il a si clairement formulé l'ascétisme alphonsien. Aucun Père, depuis le P. Passerat, n'a eu autant d'influence que lui sur le développement de la Congrégation du Saint Rédempteur.

Pendant que le Père Général, après avoir quitté Nocera où est le tombeau de S. Alphonse, s'était établi à Rome, à la Villa Caserta, le P. Desurmont fixa sa résidence à St-Nicolas-du-Port, abandonnant Téterchen. Il est fait pour commander, mais son autorité s'impose surtout, comme celle du P. Passerat, par « l'amabilité de la vérité. » Il stimule, mais il persuade ; il élève, son thème favori c'est la vocation ; il éclaire, il montre le but de l'Ordre, en France ; il parle toujours et l'on ne se lasse pas de l'entendre, dans ses conférences, dans la direction, dans les récréations. C'est un fleuve fertilisant dont les rives se couvrent de fleurs.

Mgr Dupanloup qui observait tout et s'informait de tout, avait remarqué ce mouvement de renouveau apostolique. Il voulait que l'on publiât une *Vie* de S. Alphonse d'après les *Mémoires* si intéressants du P. Tannoia. Mais il voulait une *Vie* bien faite, vivante comme « un drame » qui frappe les esprits et touche les cœurs. Le P. Desurmont lui fait remarquer que cette vie a été écrite par le cardinal de Villecourt, d'une plume un peu froide, mais exacte, et qu'en la combinant avec les *Mémoires* du P. Tannoia, on pourrait faire une œuvre pleine d'intérêt et populaire. L'évêque d'Orléans acquiesça à ces observations et la fit écrire par une plume anonyme, d'ailleurs élégante et pieuse ; mais on regrette qu'il ne l'ait pas écrite lui-même.

Le 19 janvier 1866, Pie IX confia au Père Général la miraculeuse image de Notre-Dame du Perpétuel Secours, afin qu'elle fût la patronne spéciale des fils de S. Alphonse et de leur œuvre apostolique. Cette image, apportée miraculeusement à Rome, avait été placée dans l'église de Saint-Mathieu. Celle-ci fut détruite par la Révolution en 1810, et l'image disparut. La Villa Caserta s'étendait jusqu'à l'emplacement de l'église démolie, on y bâtit un sanctuaire dédié à S. Alphonse. L'image se retrouva providentiellement [1] et le Pape la fit placer dans ce sanctuaire où elle devint le centre d'un pèlerinage très populaire. Le P. Desurmont en demanda une copie, et il la confia à la chapelle de Téterchen, à la maison des études ; mais elle fut aussi tout spécialement honorée au noviciat de St-Nicolas-du-Port. Il composa même des cantiques : *Salut, Image sainte ; A toi, Bonne Mère,* et d'autres qui ont retenti jusque dans les plus humbles villages de France. Il avait une dévotion toute filiale à la Sainte Vierge et il lui consacra la Province.

Cette année-là même, il subit l'épreuve d'une grande douleur. Dieu lui avait donné un cœur très aimant et très grand avec une sensibilité extrêmement délicate. Les peines des autres trouvaient toujours en lui un écho d'une compatissance exquise. Ce n'est pas lui qui méconnaissait « les lois du cœur » dont il a parlé d'une façon si émouvante. Il avait quitté sa famille, mais sa pensée affectueuse allait souvent à Tourcoing, et ses lettres respirent le plus tendre amour des siens. Son bon père tomba malade gravement en octobre 1866, à 77 ans. Il accourut aussitôt à son chevet : « Tu viens m'aider à bien mourir, » lui dit le vieillard plein de foi. La présence du fils fut pour le père comme un rayon de soleil qui éclaire une douce

[1] Voir *Ami du Clergé paroissial* du 3 mai 1923.

journée d'hiver, elle lui rendit presque la santé par la paix et la joie qu'elle répandit dans son âme, si bien que le malade lui-même le pressa de retourner à St-Nicolas. Il mourut le 8 décembre suivant. Mais le fils écrivit à sa mère :

« Après avoir pris conseil de mes consulteurs et anciens Pères ici réunis, je me décide à rester ici... J'offre au bon Dieu pour papa ce sacrifice, un des plus grands de ma vie. »

Le fils avait consolé son père et pleuré avec les siens ; le religieux maintenant se retrouvait, qui plongeait dans son propre cœur le couteau du sacrifice, pour mieux ressembler à son Maître crucifié et pour donner l'exemple à ses enfants.

IV. — Ce n'était pas sans raison que le Père Général lui avait dit : « Allez lentement. » La « machine à vapeur » était toujours sous pression. Les fondations étaient prospères, à Châteauroux, Argentan, Boulogne, Dunkerque, Lille ; mais il avait toujours de nouveaux projets en tête. Le P. Mauron s'en inquiète, et l'on voit s'esquisser entre eux des dissentiments. Le Provincial de France se plaint discrètement : « Je vois que Votre Paternité n'est pas du tout rassurée au sujet de ma prudence. » Mais il ne s'arrête point, il rêve de créer un second noviciat, et il choisit comme résidence l'ancien Petit Séminaire d'Avon, près de Fontainebleau, afin d'être au centre de la Province française. Nouvel avertissement. « C'est de très bon cœur, écrit-il, que j'ai accepté la paternelle observation que vous m'avez faite au sujet de ma trop grande facilité et fécondité en fait de plans. »

Il commence son second triennat en 1868. Il recommande à ses religieux d'éviter avec grand soin l'esprit moderne, le libéralisme et le faux apostolat ; de ne pas improviser en chaire, d'avoir des sermons bien écrits, bien sus, corrigés et approuvés par des Pères plus anciens, d'avoir des académies de mission et des conférences hebdomadaires.

Puis c'est le Concile. Il se réjouit que la Villa Caserta soit devenue comme le quartier général des évêques favorables à l'infaillibilité, avec Manning et Dechamps comme chefs. Pendant l'été de 1870 « Avon ressemble, dit le P. Humarque, à une ruche d'abeilles. Chacun a sa tâche et y est tout entier. » L'infaillibilité est proclamée, mais, le lendemain, c'est la guerre et Avon s'offre comme ambulance avec cent lits. La tourmente passée, la Congrégation éprouve une grande joie : le 23 mars 1871, S. Alphonse est proclamé docteur de l'Eglise. Mais le traité de Francfort enlève à la France l'Alsace-Lorraine, il faut régler la situation canonique des maisons qui sont ainsi arrachées à la Province de France. Le P. Desurmont croit avoir pourvu à tout, quand éclate le Kulturkampf. Par les *lois de mai*, les Jésuites sont dissous, avec les Congrégations qui leur sont affiliées. Les Rédemptoristes sont considérés comme affiliés aux Jésuites, ils devront disparaître. Les scènes d'adieux sont navrantes. Le Provincial de France ouvre ses maisons aux exilés, il les soutient de toutes ses ressources et de tout son grand cœur.

Ces épreuves ne l'empêchent pas de mener à bonne fin une œuvre que les circonstances, à son gré, rendaient nécessaire. S. Alphonse était son grand amour. Il avait fait connaître sa doctrine aux étudiants, aux missionnaires, choisi pour professeurs et formateurs de la jeunesse de vrais disciples du Saint ; il crut qu'il devait faire rayonner au dehors cette nouvelle lumière de l'Eglise, et ne pas conserver ce magnifique trésor pour sa seule Congrégation.

S. Alphonse, dit-il, est le docteur de notre temps, qui en a compris les besoins, avec les remèdes aux fausses doctrines qui ravagent les temps modernes.

S. Thomas est un savant qui s'adresse aux savants. S. Alphonse est un savant qui s'adresse au peuple. Il apparaît à la veille de « l'explosion démocratique. » Le présent appartient au peuple, c'est au peuple qu'il faut aller. S. Alphonse va à lui par ses écrits, sa forte doctrine, son style simple et lumineux. Il est pratique, réaliste, comme on dirait aujourd'hui, mais il a toujours les yeux fixés sur l'idéal : Jésus-Christ.

En morale il est également éloigné du rigorisme janséniste qui écarte des sacrements en rendant obligatoires des lois douteuses, et du laxisme qui relâche les consciences en les exemptant de lois moralement certaines. Il est un Docteur indulgent en enseignant son équiprobabilisme, et sévère en exigeant des garanties des occasionnaires et des récidifs.

Le cachet de son ascétisme, c'est de vouloir sauver beaucoup d'âmes par la perfection. Il est le Docteur de la perfection, et pour l'atteindre il recommande l'amour de Jésus-Christ, le détachement, l'oraison mentale, la guerre à la tiédeur et la communion fréquente, même quotidienne.

En dogme il a mis en lumière la doctrine de la grâce, grâce *suffisante* pour les devoirs ordinaires, *efficace* pour les devoirs difficiles, obtenue par la prière humble et confiante.

Il combat le matérialisme, l'athéisme, le rationalisme qui rejette la révélation, le libéralisme qui nie le règne social de Jésus-Christ, toutes les erreurs modernes.

Ces idées furent si bien accueillies du public que le Père conçut aussitôt le projet d'écrire *L'Esprit de Saint Alphonse*. Les missions sont prêchées avec plus de fruit, parce que les jeunes Pères « prêchent à la Saint Alphonse, » et de nouvelles fondations s'établissent, à Valence, à Gannat, enfin dans Paris, à Ménilmontant, par les soins persévérants de Mgr d'Hulst et de l'abbé Courtade.

Cependant des malentendus persistaient entre le Père Général et le P. Desurmont. Celui-ci avait accueilli les victimes des *lois de mai* dans ses maisons, mais le P. Mauron avait cru remarquer qu'il faisait une distinction entre les maisons de langue allemande et celles de langue française. Cette observation se traduisit en reproches. Le Provincial se justifia. Il était persuadé, dit-il, qu'à chacun de

ces exilés qu'il plaçait dans l'intérieur de la France, il imposait un sacrifice, de là sa répugnance à les recueillir. Il voulait « leur épargner une peine de plus et un nouveau danger. » C'est pourquoi il préférait les diriger sur l'Autriche. Il pensait d'ailleurs que la persécution ne durerait pas.

« Je n'ai encore rien vu, ajoutait-il, dans nos Pères d'Alsace-Lorraine, qui trahît un secret reproche de manque de charité. Au contraire, bien des fois ils m'ont dit que j'étais bon pour eux. De fait, depuis un an je leur ai donné plus de temps et de soin qu'à tout le reste de la France. »

L'année suivante, en 1874, il fut maintenu pour la quatrième fois dans sa charge ; mais le P. Mauron lui fit par lettre des remarques pénibles auxquelles le Provincial fut extrêmement sensible. La lettre renfermait des marques d'affection, mais, toute « bonne » qu'elle était, « elle fut la dernière goutte d'eau qui fait déborder le vase. » Il écrivit un peu vivement :

« Depuis de longues années, mon cœur souffre, parce que, si, d'un côté, je sais que vous m'aimez, d'un autre côté votre esprit est rempli à mon sujet d'impressions défavorables J'en souffre beaucoup et pour trois raisons : d'abord, parce que ces impressions me paraissent contraires à la vérité ; ensuite parce qu'elles blessent mon cœur, en raison de l'attachement que je vous porte ; enfin parce qu'elles me gênent continuellement dans l'exercice de ma charge, en me rendant timide, hésitant et découragé.

« Il ne me reste qu'à souffrir et à traîner tant bien que mal ma croix encore pendant trois ans. Ma charge m'est devenue tout à fait amère. Sans une grande grâce de Dieu, j'aurais bien de la peine à faire mon devoir comme il faut. Continuellement gêné par une appréciation de ma conduite qui me paraît fausse, je vais, malgré toute ma bonne volonté, tâtonner, hésiter, agir tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, et faire sans suite, sans confiance et sans goût des efforts qui n'aboutiront pas, parce que tout le courage est parti, et je sens qu'il ne reviendra plus : mon mal est trop invétéré. »

A peine cette lettre fut-elle envoyée qu'il la regretta. Deux jours après, le 20 juin 1874, il s'en excusait :

« C'était, écrit-il, le cri de douleur d'un homme à qui on applique un fer rouge sur une plaie vive. Ce cri a été quasi involontaire, tant le sentiment qui me le fit pousser était intense. Néanmoins je le regrette ; j'aurais dû garder jusqu'au bout la résolution que je tenais depuis longtemps, celle de vous cacher ma peine. »

Il accomplira son devoir « péniblement, mais fidèlement » : « Maintenant que je vous ai dit ma peine, il me semble que j'aurai plus de facilité à la supporter et à l'offrir à Dieu... Mais les choses sont telles que c'est toujours du côté de l'homme auquel je me suis le plus attaché que je souffrirai le plus. Aussi longtemps que nous vivrons, vous et moi, Votre Paternité aura l'instinct de craindre en moi l'excès dans l'action et certaines tendances. »

La blessure demeurait profonde. Le Père Général le comprit. C'étaient deux hommes très différents de caractère, de tempérament, de manières et d'idées. L'un, de nationalité suisse, était calme et froid : c'était la règle vivante, la discipline, la raison même ; le sentiment n'entrait pour rien dans ses directions ni dans ses décisions. Il se hâtait lentement et arrivait toujours ; marchant imperturbablement au but sans que nul obstacle le détournât de la ligne droite ; laissant marcher les événements trop pressés, mais les observant, pour les diriger ; tenace et d'une droiture parfaite. L'autre, aussi prompt à exécuter un projet qu'à le concevoir, plein de desseins, de pensées ardentes et lumineuses, l'esprit toujours en mouvement, doué d'une grande puissance de travail, écoutant son imagination qui lui grossissait ses peines et ses difficultés, se laissant conduire par son grand cœur, souffrait de ne pas faire tout le bien rêvé, et demeurait tourmenté de perpétuelles inquiétudes. Le Père Général appliqua sur ce cœur endolori le remède souverain de la confiance. Les avis qu'il avait donnés étaient des avis généraux, disait-il, seulement il avait cru bon de lui recommander de modérer son entrain dans l'action.

« Reprenez donc courage. Que votre âme retrouve le calme et la tranquillité et, pour en finir, faites un acte d'humilité de ce que vous m'avez si mal compris. Il ne me reste qu'à vous répéter que j'ai toute confiance en vous. Les faits le prouvent, puisque pour la quatrième fois je vous ai nommé comme le plus apte à gouverner la si importante Province française, à laquelle, sous beaucoup de rapports, vous avez fait un grand bien... » (1er juillet 1874).

C'étaient deux belles âmes, l'une plus forte, l'autre plus tendre, mais celle-ci plus faite pour souffrir, et qui souffrit davantage. Combien de saints furent ainsi une épreuve l'un pour l'autre !

V. — Le P. Desurmont se remit avec ardeur à la direction de sa Province et aux retraites ecclésiastiques, où il obtint les succès les plus féconds. Il fut certainement, en ce genre difficile, l'un des prédicateurs les plus goûtés de France.

La Révolution avait chassé d'Espagne les Rédemptoristes en 1868, lorsqu'elle renversa la reine Isabelle. C'est le P. Desurmont qui fut chargé de rétablir leurs maisons en 1876. Après trois ans il en avait déjà relevé cinq, dont la maison d'Espino bâtie sur l'extrême pauvreté, comme celles de sainte Thérèse. Mais voici qu'en France éclate la persécution de 1880. Le P. Provincial revenait de Rome où il était allé pour le vingt-cinquième anniversaire du généralat du P. Mauron. Il avait adressé au jubilaire un compliment très remarqué : « Nous savons que vous avez tant de fois prié, tant travaillé, tant souffert pour nous. Merci, ô supérieur de mon Dieu ! » Il en revenait l'âme en paix, mais le cœur plein d'inquiétude. Que deviendraient ses juvénistes, ses étudiants, ses novices, ses jeunes Pères ? Il établit aussitôt, avec son activité coutumière, les maisons d'Uvrier, en Suisse, pour les premiers, de Dongen en Hollande pour les seconds. Il place les novices à Stratum, également en Hollande. Les Pères Hollandais lui rendaient, avec un dévouement sans égal, ce qu'il avait donné aux

Pères Allemands lors des *lois de mai*. Il fait aux partants les recommandations les plus touchantes et les plus précises. Que la persécution les attache encore davantage à Jésus-Christ. « Ah ! qui nous donnera beaucoup de Rédemptoristes amis de Jésus-Christ ! Plus on va à Jésus-Christ, plus on veut y aller. Plus on veut y aller, plus on trouve le trésor précieux de l'amitié. » Il songe aux jeunes Père exilés qui ne recevront pas la formation qu'il donne depuis quinze ans, et il supplie les « vieux » de les former par leur zèle, leurs exemples, conformément aux traditions alphonsiennes. Et il attend, calme et fort, souriant aux événements, qui, après tout, sont dans les mains de Dieu.

L'expulsion de Lille eut lieu le 6 novembre 1880. On avait déployé une force armée considérable pour chasser de leur demeure de pauvres religieux inoffensifs, soumis à toutes les lois, les hommes les plus honnêtes et les plus exemplaires de France. Ils étaient chassés par un parti hypocrite et scélérat, qui ne parlait que de tolérance et de bonté. Ce fut une honte pour la France, et qui ne verrait, dans les événements qui suivirent, les plus terribles châtiments ? Pour les peuples tout se paie dans ce monde, et c'est ce qui est effrayant. A Lille, il se trouva aussi des hommes de foi, des hommes de cœur qui accompagnèrent le Saint-Sacrement expulsé lui-même. Puis on brisa les portes de chaque religieux. Le P. Desurmont était assis à sa table : « Que venez-vous faire ici ? dit-il avec calme. — Nous venons faire observer la loi. — Sachez, s'écria-t-il avec une énergie indignée, qu'il y a des lois qu'on n'exécute pas ! » Et des agents français expulsèrent des Français, des religieux intègres, modèles de toutes les vertus, que le peuple dans la rue acclama et couvrit de fleurs. Depuis ce jour la liberté fut chassée de France.

Le P. Provincial écrit à ses chers expulsés des lettres plutôt triomphantes :

« Nos devoirs sont bien doux. C'est d'abord celui de la reconnaissance envers Dieu qui a été si bon pour nous. Si nous ne le remercions pas à deux genoux, nous sommes des ingrats. Bien d'autres Congrégations manquent du nécessaire, sont rongées par le chancre des dettes, se voient obligées de se mutiler, en dispersant leurs sujets. Chez nous, rien de semblable : nous avons du pain, des asiles, un studendat, un noviciat, un juvénat, des missions, pas de dettes et pas de danger prochain d'en avoir. Dans un ordre de choses plus intérieures, nous avons tous ou presque tous reçu cette année une impulsion de la grâce vers le bien des biens, qui est la charité. Personne n'a fait naufrage. Le lien de l'esprit de corps n'a pas été desserré, au contraire ; et jusqu'ici notre Province a probablement plus profité de la persécution qu'elle n'en a souffert. » (3 janvier 1881).

La maison d'Uvrier devint bientôt une maison d'éducation supérieure. Le P. Mauron était touché jusqu'aux larmes « à la vue du bon esprit qui animait cette chère jeunesse, et en songeant au bien incalculable qu'elle était appelée à opérer. » Elle était dirigée par le P. Hauger. Le Père Provincial y réforma la culture du latin. Constatant qu'après de longues années d'études du latin les élèves ne parlaient que difficilement cette langue, il se souvint qu'en 1574 le P. Aquaviva réunit dans un code tout ce qu'on avait pratiqué de plus excellent pour enseigner le latin. Ce fut l'origine du *Ratio studiorum*. C'est ce code latin qui régit désormais les collèges et les universités, c'est ce code qui forma Corneille, Bossuet et Bourdaloue. Port-Royal imagina d'enseigner les langues anciennes en français. On supprima d'abord l'enseignement de la langue latine en latin. Le latin qui était jusque-là une langue vivante devint une langue morte, et c'est peut-être de là qu'est venue chez nous la prononciation défectueuse de la langue de Virgile et de Cicéron. Le P. Desurmont reprit donc le *Ratio studiorum*, qu'il compléta par un traité sur l'enseignement de la langue française. Car « bien écrire est un art, » disait-il ; et il voulait que les Rédemptoristes possédassent cet art, qu'ils eussent un style correct, incisif, simple, à la fois clair et coloré, un style vraiment français.

C'est dans ce style qu'il écrivit ses *Leçons de Pastorale d'après S. Alphonse* et sa *Charité sacerdotale*, le digne couronnement de ses œuvres.

VI. — A mesure qu'il vieillit, ces œuvres se multiplient. Il est chargé de plus des Missions du Pacifique qu'il voudrait visiter. Il confie ce soin au P. George et il s'adonne de tout son cœur à ses retraites sacerdotales. Pour en maintenir les fruits il fonde une revue, l'*Union sacerdotale ;* puis, pour populariser les idées favorites de S. Alphonse sur la vie chrétienne et la piété, il crée une revue ascétique, *La Sainte Famille*. Il écrit la *Vie* du P. Passerat. Il prêche aussi de nombreuses retraites aux religieuses, où il s'applique à arracher les dernières racines jansénistes. Enfin il a accepté de nouveau en 1884 la charge de Provincial de France pour une période indéterminée. En 1885 il célèbre sa vingtième année de Provincialat. Sur sa demande, il est déchargé en 1887 de cette rude fonction et il écrit : « Je suis comme un de ces chevaux de fatigues à qui, après une course tuante, on vient d'ôter le harnais... Dieu fait tout bien, il décharge quand on est trop fatigué. » Pour se reposer, il prêche déjà dix retraites pastorales, puis il fait un cours de pastorale à Dongen. Le nouveau Provincial, le P. Rose, bouleverse son cours et ses organisations. Ces deux hommes éminents, et qui s'aiment, ne comprennent pas le bien de la même façon. Ce fut encore pour le P. Desurmont une grosse épreuve. Il la dépose, avec les autres, au pied de la croix et reprend son travail favori sur la *Charité sacerdotale*.

Avec les autres. Nommé visiteur apostolique des Petites Sœurs des Pauvres, il étudia avec soin l'institut, où il signala surtout l'esprit de famille qui lui est propre ; il résolut de le fortifier encore et rédigea un *Directoire* dans ce but. Rome lui notifia que la situation actuelle suffisait. Le *Directoire* parut trop parfait, on préféra revenir à l'ancien, purement et simplement. Le Père fut relevé de ses fonctions : « Cette décision préparée depuis quelque temps déjà, écrit-il le 30 mars 1896, vient

de m'être notifiée par le Cardinal Vicaire, qui met dans sa lettre de grands éloges. *Et hoc est vanitas.* Ma délivrance me réjouit. Bénissons à l'aveugle le Seigneur et sa Providence [1]. » Là, comme souvent, il avait péché sans doute par excès de zèle. Toutefois dans les Constitutions des Petites Sœurs, approuvées pour sept ans par la S. C. des Evêques et Réguliers le 6 mai 1898, le P. Desurmont put voir, avant de mourir, qu'on avait conservé les grandes lignes de son œuvre, et, dans beaucoup d'endroits, sa propre rédaction.

Le P. Mauron avait rendu son âme à Dieu le 13 juillet 1893. « Son tempérament moral, écrit le P. Desurmont, ressemblait à celui de S. Vincent de Paul : rien de précipité, attrait prononcé pour la sage lenteur ; beaucoup de mesure en toute parole et en toute chose. » Il eut pour successeur le P. Raus. Le P. Desurmont fut nommé Consulteur général pour représenter à Rome la Congrégation. Mais après le Chapitre général de 1894, il se fit remplacer par le P. Berthe. « Il voulait, écrivit-il au P. Raus, consacrer à la divine charité tout ce qui lui restait de vie. » Il put achever ainsi son beau livre sur la *Charité sacerdotale* que l'*Ami du Clergé* saluait en ces termes : « C'est la langue des saints ; c'est une effusion d'amour dans un flot de lumière divine. C'est tout S. Alphonse ; et c'est à S. Alphonse qu'il faut remonter pour retrouver un tel accent [2]. »

Il avait été vingt-deux ans Provincial de France (1865-1887). Il avait donc une longue expérience qui se traduisait dans ses lettres au nouveau Père Général. Le P. Raus en fut frappé et il résolut de le nommer de nouveau à cette charge. « Le Provincialat, lui écrit alors le P. Desurmont, m'apparaît comme une mission infidèle où m'attendrait le martyre. » Il l'accepta cependant par obéissance et comme « préparation à la mort ; » car il allait atteindre ses soixante-dix ans et il se sentait bien fatigué. Il vivait heureux dans sa calme solitude de Thury [3] qu'il espérait bien ne plus voir troubler ; mais le devoir parlait. « Je suis vieux, disait-il, mais je suis jeune. Jeune de cœur pour aimer beaucoup nos jeunes gens qui nous suivront dans la carrière, et jeune de courage. » (28 janvier 1898). C'est pourquoi il se croyait de force pour « entreprendre une vraie croisade, la croisade de l'observance, en passant dans chaque maison plus de temps qu'on n'en consacre d'ordinaire aux visites canoniques. » Il dressa son itinéraire par Châteauroux et Montauban, Il arriva à Châteauroux le 18 mai 1898 et y donna vingt conférences. Il subit alors une crise de diabète ; le médecin lui imposa un repos absolu, mais il se remit en route pour Montauban, d'où il se dirigea sur Valence. Il vit en passant son ancien condisciple, Mgr Fava, puis regagna Uvrier où l'attendait le P. Hauger, provincial de l'Alsace. La visite terminée, il partit pour Gannat, se croyant toujours jeune. Mais il fut obligé de faire une cure d'air à Lens, dans les Alpes, près d'Uvrier. Il y partit le 14 juillet et fit un voyage de trois heures en voiture par les pires chemins. De là il manda au Père Général : « Me voilà installé dans une bonne petite maison à Lens, à 1200 mètres d'altitude, jouissant d'un air vif et d'un beau panorama sur les montagnes. J'ai lieu d'espérer que ce séjour me fera du bien. Je crois cependant que ce sera un peu lent. » (15 juillet). Mais le lendemain, après une visite au Saint-Sacrement, il dit : « Je dois repartir à Thury. Préparez tout pour mon départ. »

Le 18 il se laissa descendre à Uvrier dans une chaise à porteurs et le lendemain, réunissant la communauté dans la grande salle d'étude, il lui adressa ses adieux : « Mon rôle est fini, fit-il, je dois vous quitter, mes enfants, le bon Dieu le veut. Ce voyage est nécessaire : je le veux faire, puisque le bon Dieu le veut. »

Le P. Hyot, supérieur d'Uvrier, l'accompagna jusqu'à Paris. Là il trouva le P. Monniot qui le conduisit à Thury, au prix d'une grande fatigue, le 20 juillet. Le lendemain il ne put dire la messe, on la célébra dans sa chambre, et il communia avec une grande piété. Le 22 on lui annonça que sa fin approchait : « Déjà ! dit-il... Mais je m'y attendais. Que la volonté de Dieu soit faite ; c'est bien ! » Le P. Monniot reçut sa confession, et le malade dit avec force : « Je suis Rédemptoriste jusqu'à la fin ! »

Il reçut le saint viatique et l'Extrême-Onction. On le pria de bénir la Province de France, les confrères d'Espagne et du Pacifique, les étudiants, les novices : « Oui, dit-il, tous, de tout cœur, pour la vie et pour la mort. » Et il eut encore la force de lever la main. Il mourut le samedi 23, sans une plainte, sans un combat, sans une angoisse.

Une belle mort qui couronne une vie admirable.

Cette vie a été écrite avec amour par un de ses fils qui a su la rendre attachante par le groupement des faits et le charme du style. On la lira et on la relira. On s'éprend de cette figure si franche, si sincère, où il n'y a pas d'ombre. Ses épreuves mêmes projettent sur elle une lumière qui la met mieux en relief. Il fut un homme d'action puissante, d'initiatives nombreuses et fécondes, de zèle entraînant, qui ne comprenait pas les lenteurs ; une âme un peu trop empressée, comme sainte Marthe, mais digne du P. Passerat et de S. Alphonse. Il avait une plume facile, ardente, enflammée par l'esprit de sacrifice, et qui, dans ses nombreux ouvrages, s'appliqua à exposer la piété alphonsienne. Mais il fut surtout formateur d'âmes et prédicateur. Il se reprochait d'avoir gouverné plutôt selon le zèle que selon la règle. Son gouvernement y gagnait en vigueur, en amour, en générosité. L'idéal c'est d'unir le zèle qui est le

[1] Il écrivit alors à la Supérieure, pour être communiquée à toutes les maisons, une lettre dont voici le sens : — « Regardez-moi comme mort. Un mort ne parle plus : je ne vous parlerai plus. On ne traite pas avec un mort : pas de récriminations. Un mort n'entend plus : ne m'écrivez pas. Un mort, on prie pour lui : priez pour moi. Un mort s'il est au ciel prie pour les vivants : je vous promets de réciter tous les jours mon chapelet de N.-D. des Sept-Douleurs pour la prospérité de l'Institut. »

[2] 22 novembre 1900, p. 1010.

[3] Thury-en-Valois, dans l'Oise.

moteur actif, et la règle qui est le frein ; mais cet idéal est-il jamais atteint ?

Comme prédicateur, il avait un talent exceptionnel pour exposer la même doctrine sous une forme variée, originale, avec des images riches et saisissantes, une éloquence toujours nouvelle. Quand il parlait aux religieuses, il s'inspirait si bien des doctrines et des traditions de l'Ordre, de l'esprit des fondateurs, que ses auditrices pouvaient croire que c'était un de leurs aumôniers, tant il se pénétrait de l'esprit de leur communauté.

Lorsqu'il montait en chaire, il ne regardait pas son auditoire, ses yeux large ouverts voyaient au delà et se portaient vers le ciel. Il priait. Puis il parlait. On sentait l'Apôtre, l'apôtre qui expose la doctrine de son Maître, qui l'aime uniquement, cette doctrine, qui la veut pure, intègre, virginale en quelque sorte, qui combat avec énergie l'erreur, surtout le libéralisme, le modernisme qui diminuent, faussent, altèrent ou suppriment la vérité catholique. Mais dans sa bouche et dans son cœur la vérité conduisait toujours à l'amour. Ses discours se répandaient en effusions ardentes. Le prédicateur disparaissait ; on était frappé de ce complet oubli de sa personne, de son seul souci d'émouvoir, de convertir les âmes, de les réchauffer et d'y faire triompher la grâce.

C'était bien l'Apôtre, et comme un autre saint Paul [1].

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

L'Ordre de la Nature, par L.-J. Henderson, prof. de chimie biologique à l'Université Harvard. Trad. de l'angl. par L. Renoir, agrégé de l'Université. — In-12 de VIII-188 p., 10 f. — Paris, Alcan.

Bernardin de Saint-Pierre a jadis écrit les *Harmonies de la nature,* où il y a tant de jolies choses, de vues ingénieuses. On a eu beau jeu à s'en moquer entre savants. Il est sûr que Bernardin a beaucoup d'imagination, et que son imagination ne correspond pas toujours aux idées du Créateur, par conséquent pas non plus aux données certaines de la science. Mais il n'a pu qu'utiliser la science de son temps, la science du temps de Buffon.

L' « harmonie » de la nature est une vérité incontestée. Même Lamarck, le précurseur du darwinisme, écrit : — « La nature est un ordre... dont l'ensemble constitue une puissance inaltérable dans son essence, assujettie dans tous ses actes (assujettie à qui et par qui ? Voilà ce que Lamarck ne veut pas savoir ou ne veut pas dire), et constamment agissant sur toutes les parties de l'univers..., cette puissance qui fait tant de choses, et qui *cependant* est constamment bornée à *ne faire que celles-là.* » Pourquoi cette borne ? si constante ? qui l'a posée à une « puissance » aussi immense qu'est la « nature ? »

[1] Les *Œuvres* du P. Desurmont sont en vente à la librairie Téqui, 12 vol. in-8, 72 f. (chaque vol. se vend franco 8 f.), plus *La Charité sacerdotale* en 2 vol. in-8, 12 f., franco 14 f.

Lamarck a posé le principe de l'adaptation. On l'a accepté après lui. Mais personne ne lui a trouvé un fondement scientifique solide. Peut-être est-ce parce que l'on n'a pas commencé par une étude systématique de l'*adaptabilité,* pense M. Henderson.

L'adaptabilité est au fond un problème physique et chimique. L'énigme de la vie n'y intervient pas. Celle-ci est affaire aux biologistes. Physiciens et chimistes prennent l'univers inorganique tel qu'il est en soi, abstraction faite de la vie. Sous tous les édifices et toutes les fonctions organiques de la vie, ils prennent ce qui en est le substratum universel, les molécules et leurs activités, qui ont formé le milieu extérieur. Et ils constatent qu'entre ce milieu extérieur inorganique et la vie, il y a adaptabilité, conformité, une conformité bien plus marquée et plus étendue que ne l'avaient entrevu les biologistes.

C'est ainsi que la nature même du processus cosmique et des phénomènes physiques et chimiques de la matière et de l'énergie produit, non seulement la stabilité du système solaire, mais aussi une grande stabilité de la terre et de la mer. Supposez la composition de la surface de la terre différente de ce qu'elle est ; la température de la terre ne pourra avoir la même constance. Pourquoi la constance à peu près parfaite de l'alcalinité de l'Océan ? C'est grâce à certaines propriétés spécifiques de l'acide carbonique. Pourquoi la régularité presque idéale des courants de l'atmosphère et de l'Océan, de la chute de la pluie, de l'écoulement des rivières ? C'est dû uniquement à la composition de l'eau, qui diffère de toute autre substance.

Ce sont aussi les propriétés de l'eau qui entraînent la mobilisation de la plupart des éléments chimiques, en très grandes quantités, sur toute la surface de la terre : aucune autre substance ne pourrait produire aussi efficacement ce résultat. Une fois mobilisés, ces éléments pénètrent partout, entraînés par l'eau, et les qualités de pénétration de l'eau sont incomparables. Voilà comment la terre tout entière est devenue habitable.

Plus décisives encore apparaissent les propriétés des *trois éléments,* hydrogène, oxygène, carbone, dont sont formés l'eau et l'acide carbonique. Ce sont les plus actifs de tous les éléments (si nous tenons compte à la fois de l'intensité et de la diversité de l'activité) ; leurs composés sont les plus nombreux, les édifices moléculaires qu'ils forment sont incomparablement les plus complexes et les plus parfaits que l'on connaisse ; l'énergie qu'ils dégagent dans leurs transformations chimiques réciproques est plus grande que celle que peuvent fournir les autres éléments, et d'autre part cependant, en raison de leurs multiples réactions, elle est plus facile à régler, à emmagasiner, à libérer...

Quel hymne à la gloire du Créateur Ordonnateur de l'univers que toute cette physique et toute cette chimie, si incomplètes qu'en soient les données ! De Dieu M. Henderson ne parle pas, sinon dans les chapitres préliminaires, proprement historiques, à propos des philosophes ses devanciers qui, comme Descartes et Leibniz, ont fait intervenir Dieu en cette affaire. Il confine la métaphysique à la porte de son laboratoire ; il ne veut rien savoir du finalisme métaphysique ; il parle de *téléologie,* mais au sens d'agencement du milieu cosmique, et ne donne à ce mot qu'une portée exclusivement positive ; il n'emploie ce mot de téléologie que parce qu'il n'y en a pas d'autre (p. 6, p. 183). Il constate une relation entre certains caractères originels de l'univers, et il la qualifie téléologique, « parce qu'elle est *uniquement* une relation, et en aucun sens une connexion mécanique, parce qu'elle n'est pas modifiée par le processus évolutif et reste invariable dans le temps. » Mais il ne veut pas mêler la philosophie et la science. Il veut que son lecteur se rappelle toujours que les conclusions scientifiques sont indépendantes du problème philosophique de la téléologie. Il ne prétend rien démontrer autre chose que l'*existence d'un ordre,* trop méconnu, dans les propriétés de la matière, et ne

vise qu'à examiner, sans plus, le caractère téléologique de cet ordre. — Mais quelle chose magnifique que la démonstration de cet ordre ! et quelle démonstration aussi de l'infirmité de l'orgueil humain, quand on voit des savants comme Darwin et d'autres, comme M. Henderson lui-même, se cabrer devant la conclusion, devant l'acte de foi à la finalité et au Créateur, s'obstiner à ne voir dans cet ordre de la nature qu'une énigme qui nous dépasse et qui éternellement restera inexplicable !

Traité de Psychologie, par Georges Dumas, prof. de Psychologie expérimentale à la Sorbonne. — Tome II. In-8 de 1173 p., 60 f. — Paris, Alcan.

Avec cet immense volume s'achève le *Traité* dont le tome I avait paru il y a deux ans. On en a dit alors le plan et la méthode (*Ami* 1923, p. 639-640). Ils se sont mis vingt-cinq à y collaborer. Et au lecteur candide qui demanderait comment vingt-cinq philosophes qui évidemment doivent professer des doctrines différentes ont pu cependant nous présenter un exposé suffisamment cohérent de fonctions si connexes dans leur multiplicité, si étroitement liées et « emmêlées » (Th. Ribot), le Dr Dumas donne la réponse : c'est que ces MM. n'ont pas de doctrine du tout, ils s'interdisent d'avoir quelque doctrine que ce soit. La psychologie, pour eux, ce sont des faits, uniquement des faits : ils excluent « de son domaine toutes les spéculations ontologiques » (II, p. 1121). Ne leur demandez pas s'ils sont spiritualistes ou matérialistes : ils ne savent ou ne veulent savoir ce que cela veut dire ; ils n'ont pas à savoir si l'âme est spirituelle, si même il y a une âme ; ils ne connaissent que des faits, des phénomènes ; tout le reste, l'âme, son existence, son essence, est du domaine de la métaphysique ; ils s'en tiennent à ce qu'ils appellent l'expérience.

Expérience entendue d'ailleurs dans un sens très large et qui met à contribution, suivant les cas et les circonstances, toutes les sciences qui sont de nature à nous éclairer sur les conditions originelles ou actuelles d'un fait psychologique, ses caractères, ses composantes, son mécanisme, son évolution, sa généralité, ses variations dans l'espèce humaine ou la série animale, — telles la physiologie cérébrale, la physiologie des sensations, la psychologie de laboratoire, la psychologie introspective, la psychologie des Mémoires, des confessions, des correspondances, la psychologie par enquêtes et questionnaires, la psychologie, la physiologie et l'anatomie pathologiques, la psychologie animale, la sociologie, etc., etc.

Ce vice initial signalé, reste que l'on trouvera ici, emmagasinés et classés, une masse incalculable de faits observés, de menues expériences. Faits dont nos auteurs se défendent de tirer des conclusions ou de donner les interprétations voulues, mais que nos confrères de l'enseignement chrétien seront heureux de recueillir et de sérier à leur place légitime dans le cadre des données de la philosophie traditionnelle.

Ce tome II est en trois livres : 1° Etude des *fonctions systématisées de la vie mentale : la perception :* perception de l'espace, du temps : les souvenirs, la mémoire, son développement, ses troubles ; *les opérations intellectuelles :* la pensée, le langage, les degrés et les formes de l'intelligence, la croyance et la foi (ce chapitre est l'œuvre de M. Delacroix, dont nous avons dit déjà la fâcheuse méthode en matière de psychologie religieuse), le rêve et la rêverie ; *les sentiments complexes :* l'amour, le sentiment social, le sentiment moral, le sentiment religieux et ses fonctions pratiques, le sentiment esthétique ; *les volitions ; l'invention* artistique, scientifique, pratique ;

2° Etude des *synthèses mentales : conscience et vie subconsciente ; personnalité* (le mien, le corps, le moi, le je) ; *psychologie des caractères :* leur classification, les facteurs de l'individualité psychique ; *activité mentale,* travail intellectuel et fatigue ;

3° Enfin, étude des *sciences annexes :* psychologie zoologique, psychologie génétique et ethnique : les âges et les races ; interpsychologie ; sociologie ; pathologie mentale ; psychologie pathologique, et, pour terminer, « un nouveau chapitre de psychologie » : psycho-physiologie des glandes endocrines et du système neuro-végétatif.

Le Dr Dumas, à la page finale, rend hommage à ses collaborateurs : « Notre œuvre collective est représentative de notre temps et de notre pays. » Non : pas de tout notre temps ni de tout notre pays, mais d'une part énorme certainement de l'effort de psychologie expérimentale accompli à la suite de Th. Ribot et qui, appuyé sur une authentique philosophie, eût été autrement fécond et autrement sûr.

Le langage et la pensée, par H. Delacroix, prof. de psychologie à la Sorbonne. — In-8 de 602 p., 30 f. — Paris, Alcan.

Comment s'est constitué le langage ? De quelle complexité de mécanismes psychologiques ? Tout n'y est pas purement intellectuel ; mais tout n'y est pas non plus simple jeu de réflexes conditionnels en société. Il est possible que ce soit ainsi qu'il s'est amorcé, possible aussi que ce soit ainsi qu'il s'achève : débutant par l'association mécanique du signe (qui alors n'est pas encore vraiment signe) à la chose ou à la situation, et terminant par le maniement automatique des signes, par la manipulation réflexe des symbolismes. Mais il n'est langage, et il ne commence comme tel, et il ne peut s'achever en symbolisme machinal que par la vertu intellectuelle qu'il porte en lui.

Le signe verbal n'est pas simplement un son, un mouvement ou une figure qui tient lieu d'une chose absente : son caractère essentiel, c'est le pouvoir qu'il a de se combiner avec d'autres signes du même genre et de se modifier, pour effectuer des opérations sur les rapports des choses signifiées. Des signes verbaux jetés au hasard ne sont pas un langage. Un système de mots, une série de mots qui défile devant l'esprit ne devient un langage que par le rang et le rôle assignés à chaque unité verbale, c.-à-d. dans la mesure où l'esprit convertit la succession en simultanéité et la série disparate en système mental.

Ces lignes suffisent, je pense, à ouvrir déjà quelque jour sur l'immense variété des questions que pose la psychologie du langage, de son origine, de son mécanisme. La bibliographie des travaux de détail, des enquêtes menées autour de tel ou tel aspect du problème est considérable. M. Delacroix a voulu faire ici travail de synthèse, mais d'une synthèse qui enrichit puissamment les analyses classiques du fonctionnement verbal.

Quatre livres : 1° Rapports entre la psychologie du langage et la linguistique, et comment la linguistique conduit nécessairement à la psychologie du langage ; conditions psychologiques du langage : l'expression des émotions, la vie sociale, le langage animal, les formes élémentaires du langage, ses origines : le langage n'est ni une froide convention inventée de toutes pièces, ni une simple émission de sons affectifs en présence d'un objet ou d'une situation (« l'interjection est plutôt la négation du langage, car on l'emploie faute de langage »), ni une simple imitation des sons : l'onomatopée est fragile, et elle a un caractère très subjectif... Remarque intéressante pour nos confrères des lettres sur l'alliance primitive de la musique et de la poésie : « On peut dire que le langage primitif avait un fort accent musical; la musique de la phrase y était fortement marquée : en effet, le langage passionné devient aisément musical, comme l'ont montré Carlyle et Spencer, et la civilisation modère la passion et son expression » (p. 116) ;

2° Qu'est-ce qu'une langue... ? Le système matériel du langage ; son système formel... M. Delacroix cherche dans les travaux des linguistes les données psychologiques qu'ils recèlent, et à son tour il propose une solution psychologique de quelques problèmes linguistiques ;

3° Etude minutieuse de l'acquisition du langage par l'enfant (p. 261-361), et du fonctionnement psychologique du langage chez l'adulte : automatisme et pensée, automatisme nécessaire en un certain sens, et qui se monte et s'inscrit dans l'organisme par la puissance de la répétition, à condition que cet automatisme s'harmonise avec l'intelligence et ne la supprime pas (se rappeler la théorie du Dr Lebon sur l'éducation envisagée comme un simple développement d'automatisme) ; la pensée sans parole ; de la pensée à la phrase ; le choix des formules ; le langage intérieur...

4° Etude des troubles du langage : hallucinations verbales motrices ou auditives ; l'aphasie et ses diverses formes (histoire des doctrines très diverses mises en avant pour l'expliquer) ; aphasie et démence ; discussion du déficit intellectuel ; agrammatisme, paraphasie, etc.

Ouvrage riche, comme on voit, de données psychologiques, — et pédagogiques. Conclusion : il ne faut pas voir dans l'évolution des langues un phénomène purement mécanique, mais pas non plus un phénomène purement intellectuel.

« D'une part les événements phonétiques qui forcent une langue à changer son système se produisent *sans égard à la pensée.* D'autre part la reconstruction inévitable obéit à l'ordre de la pensée, et l'évolution linguistique dans son ensemble est *solidaire de la pensée.* De ce point de vue encore il est juste de dire que le langage ne se rattache exclusivement et ne se réduit à aucune fonction particulière, et qu'il est l'œuvre de l'homme tout entier. »

CONDILLAC. **Essai sur l'origine des connaissances humaines.** Nouv. édit., par Raymond Lenoir, agrégé de Philosophie. — In-8 écu de XII-225 p., 7 f. 50. — Paris, Colin.

Ce livre fait partie d'une Collection, *Les classiques de la Philosophie,* inaugurée par MM. Delbos († 1922, qui était alors le seul professeur chrétien de philosophie à la Sorbonne), Lalande et Xavier Léon et qui se propose de mettre à la disposition du public des ouvrages jusqu'ici peu accessibles de Descartes, Malebranche, Maine de Biran, Berkeley, etc.

Condillac inscrivait lui-même en sous-titre à son livre (publié 1746) : *Ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement.* Il pensait opérer une réforme de la philosophie en substituant à une science des premiers principes fondée sur des entités et des abstractions une étude de l'esprit humain fondée sur l'observation, l'expérience et l'emploi de la méthode propre à la mathématique et à la physique : l'analyse. Il se proposait pour objet non pas la nature de l'âme, qui se dérobe à nous, mais les opérations de l'âme telle qu'elle est actuellement donnée, dans son union avec le corps, — et tout d'abord le fait intime que nous ne pouvons révoquer en doute et que nous pouvons considérer comme primitif : la conscience de notre existence et de notre pensée.

Les traités ultérieurs de Condillac ne seront que la reprise et le développement de cet *Essai : Traité des Systèmes,* 1749 ; *Traité des Sensations,* 1754, malmené par les « philosophes, » malmené aussi et taxé de matérialisme par les théologiens. Aux uns et aux autres, Condillac répond par son *Traité des Animaux,* 1755, qui est une vigoureuse profession de foi spiritualiste ; et il y insère sa *Dissertation sur l'Existence de Dieu* (non datée, mais envoyée au moins dix ans auparavant à l'Académie Royale de Berlin), indiquant que son système, fondé sur des vérités d'expérience, aboutit à la religion naturelle, de manière à rendre necessaire et légitime le recours aux vérités révélées.

Car il est chrétien ; il a été élevé chrétiennement, cléricalement même (né 1714) ; il a fait toute sa théologie à St-Sulpice et à la Sorbonne ; il a quitté le Séminaire sans être porté sur la liste des bénéfices ; il ne se sentait pas de vocation au saint ministère ; il est entré dans le monde, où il a été accueilli par Mme de Tencin. Le monde alors, c'est Diderot, d'Alembert, Duclos, Rousseau... Après son *Traité des Animaux,* il brise avec ses amis de la philosophie (qui depuis quelques années sont en train de se démasquer avec une tout autre hardiesse qu'auparavant). Il est nommé, en 1758, précepteur du petit-fils de Marie Leczinska, fils du duc de Parme (il y remplace le P. Fumeron, jésuite) ; il reste en fonctions neuf ans. Le fruit de cet enseignement sera le *Cours d'Etudes* en 13 volumes, *Grammaire, Art de parler, Art de penser, Art d'écrire, Histoire ancienne, Histoire moderne,* etc. Il reçoit en commende, en 1765, l'abbaye de Mureaux (Prémontrés, diocèse de Toul). Membre de l'Académie Française en 1768, il décline en 1771 l'invitation qui lui est faite d'entrer comme précepteur dans la famille royale, présente à Louis XVI, sous le ministère Turgot, des conseils touchant la liberté du commerce et le bonheur du peuple, entreprend un traité élémentaire de *Logique,* commence une *Langue des calculs,* et meurt chrétiennement en 1780, à soixante-cinq ans, retiré chez une nièce, laissant une œuvre qui fournira aux savants une méthode, aux idéologues une doctrine, base de la philosophie française, jusqu'au moment où l'introduction de la Philosophie de Kant par le germanisé Charles de Villers contribuera à faire taxer cette doctrine de « sensualisme, de théorie abjecte de la sensation » : moins que toute autre, l'œuvre de Condillac se laisse emprisonner dans une formule. L'édition complète de ses Œuvres, préparée par l'abbé de Mably (son frère, agent officieux du cardinal de Tencin), comprend 23 vol. in-8, 1798. Une autre édition, publiée en 1821-1822, est en 21 vol. Un *Dictionnaire des Synonymes de la langue française* est resté manuscrit (à la Biblioth. Nationale).

Les Grands Hommes de France. — Vol. in-16 de 120 à 160 p., à 5 f. — Paris, Payot.

Collection inaugurée brillamment il y a deux ans par le *Descartes* de M. de Launay et le *Gambetta* de M. Matter. Trois nouveaux volumes à y signaler :

Pierre Curie, par Mme Curie : un des noms de la science les plus universellement connus. Le radium, découvert en décembre 1898, est tout de suite devenu populaire ; tout le monde a tout de suite pressenti là une découverte qui allait bouleverser la science. La vie de Curie a été sans événements : professeur et savant, c'est tout. Né à Paris en 1859, sa famille était d'origine alsacienne, et protestante. Son père, médecin, très anticlérical, très lié avec Henri Brisson de funèbre mémoire, ne fit pas baptiser ses fils. Pierre Curie épousa, à trente-six ans, une étudiante polonaise, née catholique, mais sans pratique religieuse : le mariage fut purement civil. Il mourut le 19 avril 1906, écrasé par un camion place Dauphine : « la contusion à la tête fut instantanément mortelle. » On lira avec intérêt le clair aperçu de ses travaux que donne ici celle qui fut sa compagne et sa collaboratrice.

Il disait un jour, à la Conférence Nobel (1903) :

« On peut concevoir que dans des mains criminelles le radium puisse devenir très dangereux, et ici on peut se demander si l'humanité a avantage à connaître les secrets de la nature, *si elle est mûre pour en profiter* ou si cette connaissance ne lui sera pas nuisible. L'exemple des découvertes de Nobel est caractéristique, les explosifs puissants ont permis aux hommes de faire des travaux admirables. Ils sont aussi un moyen terrible de destruction entre les mains des grands criminels qui entraînent les peuples vers la guerre. Je suis

de ceux qui pensent avec Nobel que l'humanité tirera plus de bien que de mal des découvertes nouvelles. »

Théodule Ribot, par L. Dugas : Breton d'origine (né 1839, fils d'un pharmacien de Guingamp), mais de la race des La Mettrie, des Maupertuis, des Broussais : le *representative man,* au XIXe siècle, du positivisme breton. Professeur de lycée durant sept ans, demande en 1872 un congé qu'il sait qui sera définitif, se tourne vers la physiologie et la pathologie mentales, fréquente les cliniques, fonde en 1876 la *Revue philosophique,* la première publication de cet ordre en France qui ait su vivre et durer. Il l'intitule « philosophique, » probablement pour attirer un public plus nombreux, car il a bien prétendu dire adieu à la philosophie pour se confiner dans ce qui est sa science à lui, la « psychologie expérimentale, » qu'il a enseignée à la Sorbonne d'abord, puis au Collège de France (de 1888 à 1901). Mais il sait ce qu'il doit à la philosophie, et il ne médit pas d'elle. Il défend la psychologie contre les empiétements de la métaphysique ; mais il ne s'interdit pas moins toute incursion dans le domaine métaphysique, ce qui lui permet d'éviter l'accusation de matérialisme et d'obtenir l'approbation de spiritualistes décidés (comme Beaussire, Paul Janet), montrant dans tous ses livres le rapport de la pensée avec l'organisme, mais sans conclure sur l'origine de l'organisme, sur la nature de la pensée, sur les problèmes premiers.

Un trait piquant : ce qu'il reproche aux métaphysiciens, c'est qu' « ils ne se lisent pas entre eux. » — Ils ne se lisent pas entre eux ! Ce n'est pas là une simple boutade. Le mot ne manque pas de sens. M. Dugas conte qu'il le redit, en manière de taquinerie, à un de ses amis, métaphysicien de race, qui lui répliqua : « Sans doute ! J'aime la métaphysique, mais je n'aime pas la métaphysique des autres ! » Comme cela on écarte tout ce qui gêne, on abonde en son sens, on développe librement ses rêveries. Voilà ce que Ribot n'aimait pas, pas plus qu'il n'aimait les collectionneurs de faits et ce qu'il appelait leur « fatras » : il entendait joindre la théorie aux faits.

La plupart de ses travaux ont été étudiés ici lors de leur apparition. Nos lecteurs savent combien ils sont riches de données psychologiques. On sera heureux d'en suivre ici l'exposé solide et substantiel qui remplit la majeure partie de ce volume (p. 37-158).

Le maréchal de Luxembourg, par le général Canonge, ancien professeur à l'Ecole Supérieure de Guerre. Né (en 1628) Montmorency-Boutteville (fils de l'incorrigible duelliste qui fut décapité en 1627), devenu Luxembourg par son mariage, le plus grand homme de guerre du grand siècle après Turenne et Condé : il est du petit nombre des soldats qui n'ont jamais connu la défaite ; disparu à l'apogée de sa gloire, en 1695, au plus fort de cette guerre de la ligue d'Augsbourg qui se terminera deux ans après par la funeste paix de Ryswyck. La France eut conscience alors de la perte qu'elle faisait, et sa mort provoqua un deuil national. Sa vie avait été traversée par toutes sortes d'épreuves morales et politiques, par la calomnie, par la haine dont le poursuivit Louvois. A l'armée il était adoré de ses officiers et de ses soldats ; nul chef ne fut plus populaire ; il exerçait un ascendant moral invincible. Sa vie privée ne fut pas d'un Saint : tout disgracié qu'il était de la nature, — petit de taille, contrefait et bossu, « avec tout le reste de l'accompagnement ordinaire des bossus, » dit Saint-Simon, à commencer par la gaîté, — il fut favori de Vénus non moins que de Mars (comme on parlait en ce temps-là), mais fit une mort chrétienne (4 janvier 1695), après cinq jours de maladie (péripneumonie), demandant pardon pour sa vie privée, se réconciliant avec Vendôme, et disant :

« Je préférerais aujourd'hui, à l'éclat des victoires inutiles au tribunal des rois et des généraux, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de Dieu. »

César Borgia et le duc d'Urbino (1502-1503), par Robert de la Sizeranne. — In-8 de 128 p., 8 grandes planches hors texte, 8 f. 50. — Paris, Hachette.

C'est un coup de César Borgia qui nous est raconté ici. Et ce n'est pas un coup de vertu. Sans déclaration de guerre, sans avis préalable, il envahit, le 20 juin 1502, le duché d'Urbino, Etat neutre alors parmi toutes les compétitions qui ensanglantaient l'Italie. Ce duché d'Urbino n'était pas un Empire, certes ; il était de taille raisonnable cependant pour un duché, s'étendant sur une partie importante des Romagnes et des Marches, de Gubbio au S. jusqu'à St-Marin au N. et des Alpes della Luna à l'O. jusqu'au delà de Fossombrone à l'E. ; en tout 7 villes épiscopales, un certain nombre de petites cités, et de 3 à 400 villages fortifiés ou *castelli.* Devant l'irruption des forces de César, le duc n'a pas le temps de concentrer les siennes, éparpillées partout ; un seul parti est à prendre : la fuite. Au prix de difficultés inouïes, il parvient, à travers monts et précipices, à atteindre le sol de la République de Venise. Il a laissé à Urbino son conseiller Pier Antonio, celui même qui lui a persuadé de satisfaire à toutes les demandes de César. C'est ce Pier donc qui a livré le Duché ; César ne lui pardonne pas de n'avoir pas livré le Duc, et le fait décapiter.

Un an après, un beau jour d'août 1503, la nouvelle éclate qu'Alexandre VI est mort (17 août). C'est la fin de César... Oui ; mais les prudents se disent qu'étant assuré de 43 cardinaux, créatures ou alliés de son père, César ne peut manquer de faire un Pape de sa façon... Mais le peuple n'entend rien à ces calculs : en un clin d'œil, de toutes les ruelles d'Urbino sortent des hommes en armes qui font main basse, pillent et tuent tout ce qu'ils trouvent de « Borgiesques... » Un mois après (22 sept.), les cardinaux élisent Pie III, qui n'est point des amis de Borgia. Pie III mort au bout de quinze jours, un nouveau Conclave se réunit en octobre et élit le cardinal Julien de la Rovère, qui prend le nom de Jules II et qui avait toujours été à la tête des ennemis des Borgia.

Jules II ménage à Rome une entrée triomphale au duc d'Urbino, déjà réinstallé dans son duché. Jules II en avait d'ailleurs des raisons politiques plus profondes que n'eût été la simple joie d'humilier César. César avait été simplement interné au Vatican. Mais, coup de théâtre, imprévu du duc comme du pape, voici César qui demande audience au duc. Le duc refuse. César, sans vergogne, réitère. Nouveau refus. Mais, un jour que le duc se trouve dans l'*antecamera* du Pape, sur une litière, souffrant d'un accès de goutte, un spectacle inouï s'offre à lui : César lui-même est là, dans la même pièce, entré on ne sait par où, prostré à terre... Le duc demeure d'abord muet de stupeur, puis fait quelques pas vers son ennemi, toujours prosterné, des deux mains le relève, et lui dit qu'il l'écoute...

César, orateur incomparable, se relève, parle, avoue tout, se repent de tout, plaide sa jeunesse, son inexpérience, les perfides conseils, son père enfin, qu'il renie froidement : il met tout sur le compte de « *la bestialita di papa Alessandro !* » Mais il n'a attaqué personne ; il n'a fait que se défendre, défendre l'Eglise... Lui, un usurpateur des biens d'autrui !... Non, non, mais un récupérateur des biens jadis enlevés au Saint-Siège... Tous ces domaines ont fait partie jadis du domaine de l'Eglise. Les successeurs d'Alexandre VI seront trop heureux qu'il ait fait ces conquêtes... Quant aux peuples, loin de les opprimer... Tyranniser, lui... ! Sa vie n'avait poursuivi qu'un but : anéantir les tyrans, mettre l'ordre partout... ! Mais il jure de tout réparer... Les biens volés, il les rendra, notamment la Bibliothèque d'Urbino et tous les meubles, sauf les tapisseries de la *Guerre de Troie,* dont il a fait présent au cardinal de Rouen... Pour conclure, il se met à la discrétion de son ennemi.

Le duc est subjugué. Il embrasse le « pénitent, » il

intercédera pour lui auprès de Jules II. C'est une des caractéristiques les plus étonnantes de César Borgia, que cette extraordinaire faculté de simulation ou de crédibilité, quelque chose qui le hausse — ou le rabaisse — au niveau de Cagliostro et de Casanova... M. R. de la Sizeranne croit que cela ne peut s'expliquer que par la possession d'un fluide magnétiseur fait d'éloquence, d'enjouement et de grâce, qui enlève à l'adversaire ou interlocuteur une partie de ses moyens de contrôle et de son sens critique.

César, d'ailleurs, en disant qu'il n'a poursuivi que la grandeur de l'Eglise, ment quant à ses intentions véritables, mais il dit la vérité quant au fait. C'est pourquoi, Alexandre VI mort, sa fortune ne croule pas tout d'un coup, ni même aussi vite qu'on aurait pu le croire. En travaillant pour soi, il a aussi travaillé, momentanément tout au moins, pour la Papauté. Il s'agit, pour Jules II, de sauvegarder l'œuvre, tout en châtiant l'ouvrier. Mais l'ouvrier tient encore à l'œuvre, par mille fils qu'il a eu grand soin de solidement ourdir. Il a des lieutenants avec qui il faut que le Pape négocie. Et pour conduire mieux à son aise la négociation, le Pape ménage César. Après quelques mois de manège, César enjoint définitivement à ses lieutenants de se rendre; cette fois c'est sa fin. On le laisse s'en aller à Naples (alors à l'Espagne), où il tombe sous la main de Gonzalve de Cordoue. Il ne reparaîtra plus sur la scène. Il va jouer les seconds rôles et même moins encore en Espagne, jusqu'à ce qu'une mort obscure achève le « rien » qu'il s'est donné comme alternative à la destinée de César : *Aut Cœsar, aut nihil.*

Ce qui a mis M. R. de la S. en route pour écrire ce livre, c'est la vue d'un portrait du duc d'Urbin, aux *Uffizi* (attribué jadis à Raphaël, pnis à Francia, puis à d'autres). De ce portrait, de ce « masque, » il a voulu reconstituer le vrai « visage. » Il a découvert une mine de documents du temps, lettres privées, lettres d'ambassadeurs, mémoires, *diarii,* actes publics. Car il est érudit minutieux autant qu'artiste, et psychologue surtout, et chrétien consciencieux. On est heureux de voir ces sombres histoires explorées par un œil aussi probe. Jadis, au temps du romantisme, il était entendu que les Borgia représentaient des cas de tératologie morale. Et puis, changement de décor : sous couleur de les considérer en fonction de leur époque, toute une école a affecté de les déclarer normaux et conformes à l'idéal de leurs contemporains !

C'est une curieuse chose que ces volte-face, que ces modes de la critique. Ainsi donc, égorger (comme a fait César) son frère au cours d'une promenade nocturne; assassiner son beau-frère et le poursuivre blessé, au lit, malgré les larmes de sa sœur, et l'achever ; étrangler un jeune prince inoffensif, presque un enfant, auquel on a promis la vie sauve; semer sur son chemin des cadavres de parents, d'amis, de serviteurs, qu'on a comblés de caresses, ne donner sa parole que pour la violer, ne se réconcilier que pour se venger, ne s'allier que pour trahir : — tout cela, s'il fallait en croire ces nouveaux docteurs de la relativité de la loi morale, aurait paru aux gens du XVIe siècle les choses les plus naturelles du monde. Les romantiques ne l'auraient point compris, étant gens de peu d'objectivisme historique et de nerfs trop faciles à secouer : l'école nouvelle s'imagine témoigner d'une supériorité politique et d'un flegme transcendant en ne s'émouvant pas pour si peu.

L'école nouvelle a beaucoup d'imagination. Oui, les crimes politiques furent fort fréquents dans l'Italie d'alors ; mais la conscience publique les réprouvait, et peut-être plus universellement qu'elle ne le fait aujourd'hui. Voyez le succès de Savonarole! Voyez le petit discours que César tout à l'heure tenait au duc d'Urbino : il avouait, il se repentait, il promettait de restituer ; et quand il prétendait qu'il ne voulait que libérer les peuples, il n'est que trop vrai que plusieurs de ces petits tyrans qu'il a dépossédés ne valaient pas mieux que lui et que les moyens employés par eux pour se maintenir au pouvoir n'étaient guère différents de ceux qu'il employa pour les en chasser. Direz-vous que César, ce jour-là, aux abois, était bien obligé de feindre quelque sens moral ? Mais c'est dès l'année précédente, ce 21 juin 1502, en plein triomphe, au moment d'entrer à Urbino, c'est dès lors qu'il a éprouvé le besoin de se justifier, qu'il a dépêché au Pape un courrier porteur d'une lettre explicative de son acte, lettre destinée à être mise sous les yeux des diplomates de tous les Etats italiens. C'est donc qu'il croyait qu'il y avait une conscience, une opinion publique ! Dans cette lettre, il n'affiche nullement un cynisme politique particulier au XVIe siècle ; il ne proclame en aucune façon le droit du plus fort à remanier la carte du monde à sa fantaisie ; il s'excuse d'avoir violé la neutralité Urbinate, en déclarant avoir les preuves que le duc d'Urbino l'allait violer (absolument le coup des Allemands violant la Belgique en août 1914 !); il a seulement pris les devants (la théorie bismarckienne des guerres préventives)... Bismarck a été plus cynique que ce Borgia, et Bismarck n'a jamais éprouvé l'ombre de besoin de se justifier, de s'expliquer seulement, et il a été pour ce l'idole de toute une immense nation : l'Italie du XVIe siècle n'a jamais soupçonné même qu'on pût descendre au niveau d'amoralisme où le XIXe siècle a vu l'Allemagne d'après 1866 et 1871, où le XXe siècle a vu et voit l'Allemagne de 1914 et l'Allemagne d'après-guerre... Mais ce n'est pas l'heure de poursuivre ce parallèle. Il s'imposera de lui-même aux lecteurs de M. R. de la Sizeranne.

Madame Th. Bentzon, par Mme Paul Fliche. — In-16 de 161 p., 3 f. 50. — Paris, Lethielleux.

Mme Thérèse Bentzon inaugure une nouvelle Série de *Femmes de France*. J'avoue que à priori je ne l'aurais pas jugée prédestinée à entrer dans cette Collection. Sa biographe, qui nous donnait déjà il y a deux ans une remarquable étude sur Louise Humann, a réussi vraiment à nous rendre sa nouvelle héroïne sympathique. Mme Bentzon était née (en 1840) Marie-Thérèse de Solms, d'une famille de noblesse alsacienne. Bentzon était le nom de sa mère (Olympe de Bentzon, fille du général comte de Bentzon, gouverneur de Ste-Croix et St-Thomas, aux Antilles). Elle prendra plus tard ce nom de Bentzon après sa séparation d'avec le mari (un banquier Blanc) qu'on lui avait improvisé aux abords de la quinzième année et avec qui la vie lui sembla très vite impossible.

Puis ce sont des revers de fortune, un remariage de sa mère. Il faut que Thérèse gagne sa vie. Elle songe à la littérature, au roman. On l'abouche avec George Sand, à Paris. Elle la voit ensuite à Nohant (automne de 1862). G. Sand l'accueille très bien, maternellement. Elle se garde de lui donner des conseils pervers. Nos lecteurs d'il y a vingt ans *(Ami,* 1904, p. 541) peuvent se souvenir que les lettres de « direction » de G. Sand (car on s'adressait beaucoup à elle) sont étonnantes de sagesse, de discrétion, presque de vertu apostolique : elle supplie ses correspondantes de ne pas l'imiter. Elle écrit à Th. Bentzon cette parole frappante :

« Il ne faut pas que l'âme reste vide de foi, car le talent ne se développe pas dans le vide. Il peut s'y agiter quelque temps, mais il faut qu'il en sorte ou qu'il s'éteigne. »

Le premier roman de Th. Bentzon parut en 1871, aux *Débats;* le second en 1872, à la *Revue des Deux Mondes,* où son nom ne cessera désormais de figurer fréquemment aux sommaires, pendant près de trente-cinq ans. La *Revue* de ce temps-là et les *Débats* de ce temps-là n'étaient rien moins que chrétiens. J'avoue n'avoir jamais lu en entier un seul livre d'elle ; j'en ai feuilleté l'un ou l'autre au moment de leur publication dans la *R. des Deux Mondes ;* je n'en ai gardé aucun souvenir. L'Académie lui a décerné un jour le même prix qu'à

Arvède Barine : celle-ci, c'était autre chose, et il est peu d'écrivains qui s'emparent aussi fortement de leur lecteur. Mais on peut s'en rapporter au témoignage de Mme Fliche, qui dit que Dieu n'est jamais absent des livres de son amie. Th. Bentzon, au lieu d'exalter la passion triomphante, a toujours mis au premier plan « ces deux puissances divines, la Douleur et le Remords. » Elle veut qu'on montre « les sentiments humains et non leurs maladies, le beau côté de la tapisserie et non son envers. » Elle évite de présenter le bonheur comme but de l'existence : « Le devoir terne et froid, dit-elle, dénué de prestige comme il l'est presque toujours, » ne doit effrayer personne.

Elle avait eu de son bref mariage un fils, Edouard Blanc, qu'elle éleva fort bien (de concert avec sa mère) et qui a laissé d'importants travaux et souvenirs de voyages scientifiques († 1923). Elle disait, en ses dernières années : « J'ai eu beaucoup de bonheur dans ma vie » : pour qui sait de quelles épreuves cette vie fut traversée, cette parole est une révélation d'âme. — « Le bonheur que les événements ne m'ont pas donné, je l'ai trouvé souvent en moi-même, et de chères affections m'ont empêchée de compter avec mes chagrins. » L'amitié tenait en effet une grande place parmi ses joies. Très discrète à donner des conseils, elle dominait cependant : « Affaire de charme, de talent et de finesse ! a dit une de celles qui l'ont connue le mieux, Gabrielle Delzant. Elle n'est pas romancier pour rien ! Ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, elle force les autres à le vouloir et à l'aimer. On a beau lutter, il faut se soumettre. » Elle est discrète aussi à parler religion ; elle se tient dans les généralités, la confiance en Dieu, la miséricorde de Dieu, la vertu de la souffrance acceptée... Mais d'autres fois aussi, quand elle écrit à des correspondantes qu'elle sait plus pieuses, elle parle de la dévotion au chapelet, de telle communion qu'elle a faite « avec la confiance que votre foi me communiquait. » — « Vous êtes sur la Croix, écrit-elle à une amie éprouvée, plus près de Lui que ne l'étaient ses plus aimés, réduits à pleurer à ses pieds. »

Elle est morte le 5 février 1907, laissant, outre ses œuvres d'imagination, des études de littérature étrangère et des études sociales (surtout sur le monde des Etats-Unis) qui furent remarquées en leur temps.

Mme Fliche a réussi à nous faire aimer son amie. Et la nouvelle Série de *Femmes de France,* si elle se poursuit dans ce sillage, ne sera pas indigne de celle qui, inaugurée à la veille de la guerre par une si brillante et si solide galerie de portraits dus à la plume de M. Lecigne (à la plume aussi de M. Delplanque, de M. Prat, de M. Sully, *Mme de Ségur),* se closait, au printemps de l'an dernier, sur l'exquise *Marie Jenna* de M. l'abbé Elie Maire.

ADAM MICKIEWICZ. **Chefs-d'œuvre traduits par lui-même et par ses fils, avec notice sur la vie de l'auteur, par Ladislas Mickiewicz. — In-12 de 446 p., 15 f. — Paris, Bossard.**

Adam Mickiewicz (1798-1855) est un des très grands noms de la littérature polonaise, un grand nom aussi de notre histoire littéraire française et presque aussi de notre histoire religieuse. A vingt-quatre ans, il est un des bardes les plus retentissants du messianisme polonais, ce qui ne va pas sans péril sous le knout des tsars. Il fait connaissance avec les prisons russes, séjourne ensuite en Russie, s'y lie avec les éléments libéraux de la jeunesse patriote, publie à Pétrograd même (1828) son *Conrad Wallenrod,* qui n'échappe aux ciseaux de la censure que grâce à la hauteur même de son vol d'aigle : la censure n'a point saisi, au premier moment, la tendance vengeresse du poème. Mais la moindre indiscrétion peut le perdre. Il quitte la Russie, vient enseigner à Lausanne la littérature latine, passe en France.

En France, c'est le beau temps de l'*Avenir.* On est au lendemain de la Révolution de juillet, au lendemain de la féroce répression de l'insurrection polonaise. Toute la jeunesse cultivée de Pologne émigre. On en compte 12.000 chez nous ; ils sont accueillis à bras ouverts, la Chambre leur vote des subsides annuels : — « Toute la France est polonaise, » écrit le presque octogénaire La Fayette.

Mickiewicz, qui s'est enthousiasmé de l'*Avenir,* écrit en style biblique son *Livre de la Nation polonaise et des Pèlerins polonais,* et fonde un périodique, *le Pèlerin,* destiné à vulgariser parmi ses compatriotes de l'émigration les idées de Lamennais. Montalembert traduit le *Livre des Pèlerins* et l'enrichit 1° d'une préface, violente apologie de l'insurrection polonaise et pamphlet contre l'égoïsme des politiques, et 2° du trop fameux *Hymne* de Lamennais *à la Pologne.* Grégoire XVI (lettre à l'évêque de Rennes) blâme la publication du *Pèlerin,* « livre plein de témérité et de malice, » dit-il.

On était alors en l'automne de 1833, un an après l'Encyclique *Mirari vos.* L'année suivante, paraissent les *Paroles d'un Croyant,* condamnées immédiatement par Bref pontifical. C'est désormais l'isolement de Lamennais. Les catholiques qu'il a un instant abusés rentrent dans la voie que leur fixe l'Eglise.

Mickiewicz, après diverses pérégrinations, s'abouche avec Michelet, Quinet, George Sand. On crée pour lui, en 1840, une chaire de langues et littératures slaves au Collège de France. Ce sont les années les plus brillantes de sa vie. Il forme, avec Michelet et Quinet, ce que la jeunesse des écoles appelle alors « la trilogie du Collège de France, » tous trois tendant au même but : une Sainte Alliance des peuples se substituant à la Sainte Alliance des empereurs et des rois. Il se laisse envoûter par une sorte de réformateur illuminé, Towianski, qui se dit « un des sept rameaux du Christ. » A la suite de Towianski, il multiplie les attaques contre l'Eglise officielle, qu'il accuse d'immobilisme ; il imagine une Internationale chrétienne qui n'a rien de chrétien ; il distribue à ses auditeurs des portraits de Napoléon « présenté comme la plus haute manifestation du génie français et comme un personnage messianique. » Ses cours sont un succès délirant. Des rapports de police nous montrent l'assistance dans une exaltation extraordinaire : les femmes s'évanouissent, d'autres s'agenouillent devant le nouveau prophète. Quinet et Michelet sont parmi les auditeurs, et l'un d'eux aurait vu la tête de Mickiewicz « entourée d'une lumière divine. »

Le gouvernement français finit par octroyer un congé (1845) à cet étrange professeur de littératures slaves.

Mickiewicz quitte Paris en 1847, va à Rome, où il compte enrôler le nouveau pape (Pie IX, élu 1846) à la tête de la croisade des peuples contre l'absolutisme. Il expose son plan à Pie IX une heure durant; aux objections pontificales il répond par une leçon en forme : — « Vous vous oubliez, » dit simplement Pie IX, qui renvoie le poète déçu et béni. Il essaie encore de fonder en Italie une légion polonaise, revient à Paris, bibliothécaire à l'Arsenal, repart enfin pour Constantinople, où une attaque de choléra l'emporte (26 novembre 1855).

Ces quelques lignes sont sévères. Il y a, dans son œuvre et sa vie, comme dans l'œuvre et la vie de Lamennais, de quoi justifier bien des sévérités. Mais il y a aussi des beautés de premier ordre. Mgr Baudrillart les a célébrées largement dans la conférence qu'il a donnée à l'Université de Poznan le 22 juin dernier. Mgr Baudrillart y cite le mot de George Sand écrivant que « depuis les sanglots et les malédictions des prophètes de Sion, le monde avait rarement entendu une voix aussi puissante, aussi indignée que celle de Mickiewicz chanter les malheurs d'un peuple. » Il y a là des « chefs-d'œuvre » qu'on sera heureux de relire dans la nouvelle et réconfortante anthologie qui vient de nous en être donnée.

John Bull à la découverte de son île, par Paul Dottin. In-12 de 232 p., 7 f. 50. Paris,

Perrin. — **De Québec à Vancouver,** par Gabriel-Louis Jaray et Louis Hourticq. In-16 de 256 p., 8 f. Paris, Hachette.

I. — M. Dottin dans sa dédicace s'intitule : « Un admirateur de l'Angleterre d'*hier,* Un ami de l'Angleterre de *demain.* » C'est dire que vis-à-vis de l'Angleterre d'*aujourd'hui* il éprouve des sentiments qui ne ressemblent plus guère à l'admiration et qui ne sont pas encore de l'amitié. Sentiments du moins qui s'inspirent d'une profonde connaissance des choses dont il parle, puisque, docteur ès lettres, il a été maître de conférences à l'Université de Liverpool et en a rapporté plusieurs volumes déjà sur l'Angleterre. Il connaît l'Angleterre mieux que bien des Anglais eux-mêmes, ce qui d'ailleurs n'est pas un phénomène rare chez les voyageurs étrangers, mieux placés pour se rendre un compte exact des transformations qui s'accomplissent à l'insu souvent des indigènes. M. Dottin met en scène, dans ce livre, le vieux et traditionnel John Bull qui s'entête à croire que la Vieille Angleterre religieuse, loyaliste et conservatrice, est toujours debout, qu'en dépit des apparences il n'y a rien de changé, et qui ne veut rien savoir de l'Angleterre d'après-guerre, où souffle un vent révolutionnaire, où craquent tous les cadres anciens, où jaillissent sans cesse des sources inconnues...

« Dieu, le Roi, l'Empire... ne seront-ce pas dans plusieurs générations des mots vides de sens ? Et que deviendront les vieilles institutions britanniques, si un jour proche voit monter au pouvoir des hommes qui, dans leur enfance, étaient capables de répondre sérieusement à ceux qui les interrogeaient sur leur religion : — Il est inutile que je fasse mes prières maintenant, puisque Dieu, cet affreux réactionnaire, vient d'être tué par Lénine ? »

M. Dottin voit-il trop noir... ? Il y a eu les élections générales d'octobre. Mais qu'est une élection dans le cours d'un siècle... ? Ni la France ne s'abandonne à un lâche désespoir parce qu'elle a eu le 11 mai, ni l'Angleterre ne doit croire que tout est fini parce que le 27 octobre l'a débarrassée, pour le moment, du *labour party.*

II. — *De Québec à Vancouver :* Québec, « le sanctuaire français..., la cité sainte et historique, l'aïeule vénérable de l'Amérique ; » Vancouver, « le New-York du Pacifique, » un New-York en miniature, avec ses 180.000 habitants, mais voué à un avenir magnifique, à mesure que se peuplera et se colonisera son arrière-pays, la Colombie britannique, qui, sur une étendue égale au triple de celle de la France, ne compte encore que 600.000 habitants.

Ce livre est né d'une mission d'études au Canada confiée aux deux auteurs par le Comité France-Amérique. Le Comité ne pouvait mieux choisir : M. Jaray s'est révélé, depuis la guerre, l'un de nos plus pénétants explorateurs de pays étrangers ; et M. Hourticq, un des maîtres aujourd'hui les plus en vue de notre Ecole des Beaux-Arts (voir ce que nous avons dit de sa thèse de doctorat sur Titien, *Ami* 1920, p. 584-5), apporte à son voyage un sens esthétique et chrétien sans lequel on ne saurait comprendre *tout* le Canada. Les deux auteurs se défendent d'ailleurs de nous offrir une étude complète : simplement une « Introduction » à la vie de cet immense Dominion, dont il n'y a encore qu'une partie infime qui participe à la vie générale du monde : l'étroite bande de terre qui s'épanouit à l'Est, se rétrécit au centre vers Winnipeg, s'épanouit à nouveau vers Calgary et Edmonton, et aboutit au Pacifique sur une petite étendue de côte : zone « située comme en bordure des Etats-Unis. » Au Nord, jusqu'au pôle, c'est un territoire immense, région d'exploration et non de voyage, que ce volume ne fait qu'entrevoir, mais ne décrit pas.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Quelle est la forme substantielle du mariage ? Est-ce la présence du prêtre et des deux témoins, ou bien, en cas d'absence du prêtre, la seule présence des deux témoins ? Ayant la faculté de dispenser, *in casu veræ necessitatis, a forma substantiali,* pouvons-nous en certains cas dispenser même de la présence des deux témoins ?

Voici le cas qui se présente parfois : une jeune fille baptisée se mariant avec un païen, lequel refuse absolument la présence des témoins lors de la cérémonie du mariage, tout en promettant d'ailleurs de laisser à sa future toute liberté de pratiquer sa religion et de faire élever chrétiennement ses enfants. Nous avons ici une jeune femme mariée dans ces conditions avec dispense de disparité de culte et de forme substantielle. Certains disent le mariage invalide. Qu'en pense l'*Ami ?*

R. — L'expression de forme *substantielle* n'est pas celle qui convient, à en juger par le reste de la question, car ce n'est pas de la forme même du *sacrement* qu'il s'agit et qui seule porte le nom de « forme substantielle, » mais de la forme *juridique* ou *canonique,* telle qu'elle est prescrite par l'Eglise sous peine de nullité du mariage.

Or, cette forme *juridique* ou *canonique* consiste en ce que le contrat matrimonial soit conclu devant le curé ou l'Ordinaire du lieu, ou devant un prêtre délégué par l'un ou par l'autre, *et* devant deux témoins au moins (can. 1094).

Que si l'on ne peut avoir ou aller trouver sans grave inconvénient le curé ou l'Ordinaire, ou un prêtre dûment délégué par eux, le mariage pourra être contracté validement et licitement, en danger de mort, devant les deux seuls témoins ; même en dehors du danger de mort, le mariage pourra être contracté de même devant les seuls témoins, si l'on prévoit prudemment que l'absence du curé, de l'Ordinaire ou du délégué durera un mois entier. Mais dans ces deux cas, si l'on peut avoir un autre prêtre pour assister au mariage, il doit être appelé et assister au mariage avec les témoins, sans que cependant son absence nuise à la validité du mariage conclu devant les seuls témoins (c. 1098).

Voilà la forme *juridique* ou *canonique* du mariage, tant pour les circonstances ordinaires que pour les cas de danger de mort ou d'absence (devant durer un mois) du prêtre ou de l'Evêque qui devrait régulièrement assister au mariage, de par la loi de l'Eglise.

Cela étant, il va de soi que le pouvoir de dispenser de la forme canonique du mariage, soit en péril de mort ou en cas d'urgence, tel qu'il est donné par les canons 1044 et 1045, ne s'applique pas au cas présenté par notre correspondant, car il n'y a pas danger de mort et rien, dans l'exposé, n'indique qu'il y ait urgence. Il n'y a pas lieu non plus de recourir à la faculté accordée par le canon 1098 de célébrer le mariage sans le prêtre, puisque le missionnaire est présent.

C'est donc à un pouvoir délégué à l'Ordinaire par Rome et sous-délégué par l'Ordinaire aux mis-

sionnaires que notre correspondant fait allusion, quand il dit qu'il a la faculté de dispenser, *in casu veræ necessitatis,* de la « forme canonique » du mariage. Sans doute qu'il cite de mémoire et sans avoir sous les yeux la formule, car les expressions *in casu veræ necessitatis, a forma substantiali,* ne se rencontrent dans aucune des formules actuellement en usage.

Quoi qu'il en soit de ce détail, — que le missionnaire fera bien de vérifier, car il pourrait avoir pratiquement une certaine importance, — en ne considérant que la faculté ou le pouvoir lui-même, il n'y a pas lieu, ce semble, d'hésiter pour répondre affirmativement à la question : *Pouvons-nous, en certains cas, dispenser même de la présence des deux témoins ?*

Les deux témoins sont, en effet, requis, comme le prêtre dûment qualifié, pour que, dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire en dehors des cas de péril de mort, ou d'urgence telle qu'elle est définie au canon 1045, le mariage soit validement célébré.

C'est de cette présence du prêtre et des deux témoins que la faculté de dispenser de la forme canonique, permet de se passer, lorsqu'il y a à cela une raison suffisante, c'est-à-dire une raison véritablement grave.

Mais si la faculté concédée permet d'accorder dispense, moyennant une grave raison, de la présence à la fois du prêtre et des deux témoins, comment pourrait-elle ne pas donner le droit de dispenser de la présence *ou* du prêtre, *ou* des deux témoins, séparément ? Dans un cas comme dans l'autre, la forme canonique du mariage est essentiellement compromise, et c'est bien véritablement donner dispense de la *forme canonique* que d'accorder, *positis ponendis,* qu'on pourra se passer licitement et sans nuire à la validité, de la présence des deux témoins.

De sorte que, le cas échéant, le missionnaire pourra utiliser son pouvoir, toujours *positis ponendis,* aussi bien pour permettre de célébrer le mariage sans les deux témoins, ou sans le prêtre mais en présence des deux témoins, ou sans le prêtre et sans les témoins : dans tous ces cas il dispensera véritablement de la forme canonique.

Ceci étant dit, il reste à appliquer les principes au cas posé, savoir : Si un mariage contracté par une catholique avec un païen moyennant dispense de la disparité de culte et de la forme canonique est valide, alors que cette seconde dispense a porté seulement sur l'absence des deux témoins, que le mari païen a refusé absolument d'admettre ?

Il faudrait, ce semble, distinguer. Ou bien le païen a refusé absolument la présence de *tout* témoin quel qu'il soit, par une sorte de caprice incompréhensible pour nous, mais tenant peut-être aux mœurs et coutumes du pays, et tel que le futur aurait renoncé au mariage célébré *in facie Ecclesiæ* plutôt que de se soumettre à cette formalité ; et alors il pourrait certainement y avoir raison suffisante d'accorder la dispense de la forme canonique, tout étant prêt pour les noces et vu qu'il y a par ailleurs des raisons assez graves pour que la dispense de la disparité de culte soit elle-même accordée. Et dans ce cas, il faut conclure à la validité du mariage célébré avec une telle dispense.

Ou bien, au contraire, le païen a refusé non tout témoin, mais tel ou tel témoin qu'on lui présentait, alors qu'il aurait été facile d'en trouver d'autres qu'il aurait agréés ; dans ce cas, il n'y aurait pas eu raison suffisante d'accorder la dispense de la forme régulière canonique, et il faudrait tenir pour nul le mariage contracté devant le seul prêtre et sans les deux témoins requis.

En d'autres termes, y a-t-il une raison vraiment grave d'accorder la dispense de la forme canonique du mariage, dans le cas dont il s'agit, raison tirée principalement du côté de la femme catholique, du scandale qui aurait pu résulter de la non-célébration du mariage, etc. ? Dans ce cas, dispense légitime et mariage valide.

Au contraire, la dispense a-t-elle été accordée sans raison sérieuse autre que celle de ne pas heurter un caprice du païen, auquel on aurait pu l'amener à renoncer sans grave inconvénient ? Alors la dispense serait invalide et, par voie de conséquence, le mariage lui-même.

Les circonstances du cas nous étant inconnues, il ne nous est pas possible de donner une solution plus strictement *ad casum.*

Q. — L'Eglise défend de consacrer l'hostie en dehors de la célébration du saint sacrifice de la messe. Cette défense rend-elle la consécration en dehors de la messe invalide, ou seulement gravement illicite ?

R. — D'après l'opinion plus commune des théologiens (contraire à celle de de Lugo et de quelques autres), la consécration de l'une des espèces sacramentelles faite *intra missam,* même avec l'intention positive de ne point consacrer l'autre, serait valide.

Vraisemblablement, la consécration de l'hostie *extra missam* serait donc, elle aussi, valide. Pourquoi l'efficacité donnée par le Christ aux paroles consécratoires du prêtre serait-elle restreinte à la seule célébration de la messe ?

Le canon 817 promulgue la défense : « Nefas est, urgente etiam extrema necessitate, alteram materiam sine altera, aut etiam utramque, extra missæ celebrationem, *consecrare.* » Le terme qu'il emploie, *consecrare,* appliqué indistinctement à la consécration de l'une ou l'autre ou même des deux espèces, en dehors de la messe, paraît supposer la validité de cette consécration ; elle serait donc valide, mais très gravement illicite.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 4 martii 1925.
EUG. LINDECKER, *Provic.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

CARÊME 1925

L.-CL. FILLION

VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

12e édition

Exposé historique, critique et apologétique

Ouvrage couronné par l'Académie française

3 volumes in-8 de 600 pages . . . 24 fr.

L.-A. MOLIEN

LA PRIÈRE DE L'ÉGLISE

Messe et heures du jour
— L'Année liturgique —

« Vraie somme des connaissances liturgiques, trésor considérable et du meilleur aloi. »
P. DONCŒUR.

2 forts volumes in-8 . . . . 30 fr.

LETOUZEY et ANÉ, 87, Bd Raspail, PARIS VI

PHARMACIE DE ROME

La mieux approvisionnée et la moins chère de Paris

LIVRAISONS -:- EXPÉDITIONS

TOUTES SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES françaises et étrangères

AMPOULES - CACHETS - COMPRIMÉS
SIROPS - PASTILLES - PILULES, ETC.

PARFUMERIE - SAVONS - PRODUITS DE BEAUTÉ

HUILES de FOIE de MORUE

BANDAGES
BAS A VARICES — CEINTURES
ORTHOPÉDIE
ARTICLES D'HYGIÈNE

LUNETTERIE

LABORATOIRES D'ANALYSES
Médicales et Alimentaires

NOTICES & BROCHURES gratis sur demande

Téléphone : WAGRAM 85-19 62-29 63-79

A. BAILLY, 15, Rue de Rome, PARIS

EDITIONS MAME, TOURS (I.-et-L.)

Agence à PARIS, 6, Rue Madame (VIe)

Vient de paraître

Saints et Saintes de Dieu

LECTURES QUOTIDIENNES

par le R. P. René MOREAU

« Les Saints, » dit l'auteur dans sa préface, « prolongent l'action par laquelle ils ont glorifié Dieu, en poussant leurs jeunes frères à l'imitation de leur héroïsme, ou du moins de leurs vertus. Pour ce résultat rien ne vaut que de montrer, de laisser voir plutôt, ce que la grâce a fait de leur nature... Ce qu'il y faut c'est la vérité... » Notre temps, un peu trop critique peut-être, préfère la vérité aux faits merveilleux et aux légendes naguère en faveur auprès des hagiographes. Sans tomber dans l'*hypercritique*, le P. Moreau serre de près le réel et laisse à la sainteté sa face humaine ; il ne vise ni à l'éloquence ni à l'effet ; son but est d'offrir pour chacun des jours de l'année une lecture édifiante mais sagement historique. Il y a parfaitement réussi. Son livre intéressera tous ceux qui veulent être renseignés exactement sur les Saints de l'Eglise ; il constitue, de plus, un cadeau de réelle valeur à offrir à un prêtre, à une religieuse, à un premier communiant, etc...

Deux forts vol. in-8° de 800 pp. chacun. Brochés : 45 fr.

La Maison MAME envoie gratuitement sur demande ses différents Catalogues (Liturgie, Littérature religieuse, etc...)